bresaut d'estomac et une sorte de râle dans la gorge : *Rien n'est plus répugnant à voir que le* HOQUET; *quelquefois c'est une infirmité naturelle, témoin celui qu'avait Mlle Duchesnois et qu'à force de talent elle faisait accepter.*

— Mus. Sorte de chant saccadé qui était autrefois en usage.

— **Encycl.** Physiol. « Le *hoquet*, dit Béclard, consiste en une inspiration brusque. Le diaphragme, en se contractant, s'abaisse rapidement; l'air se précipite alors dans la poitrine et fait entrer en vibration les lèvres de la glotte. La vibration des lèvres de la glotte est la cause déterminante du bruit particulier auquel on reconnaît de loin le *hoquet*. Il est probable que, dans ce moment, la contraction des muscles dilatateurs de la glotte ne se trouve plus harmonisée avec l'action inspiratrice du diaphragme convulsivement ou anormalement contracté. Les cordes vocales relâchées, cédant sous la pression de l'air qui se précipite dans la poitrine, résonnent tout en diminuant l'ouverture par laquelle pénètre l'air, et rendent ainsi l'inspiration à la fois bruyante et anxieuse. Le *hoquet* se montre, la plupart du temps, chez les individus nerveux et chez les enfants dont l'estomac est rempli outre mesure. » Le *hoquet* est, en général, une affection très-légère, qui se dissipe en quelques instants. Cependant, on l'observe parfois comme symptôme d'une maladie plus ou moins grave. Ainsi, il se montre dans certaines affections de l'encéphale, dans la péritonite, l'entérite, la dyssenterie grave, les étranglements intestinaux, etc. Dans ces cas, il est de très-mauvais augure. Les causes du *hoquet* sont souvent inconnues; cependant, on le rencontre ordinairement chez les sujets d'un tempérament nerveux et chez les femmes hystériques. Une vive émotion suffit quelquefois pour y donner lieu. Comme beaucoup de névroses, il se développe quelquefois par irritation. La plupart du temps, le *hoquet* disparaît tout seul; mais il peut se prolonger des mois et des années entières. Il s'accompagne alors d'une anxiété plus ou moins grande; augmente après le repas, et surtout à la suite des émotions violentes. Lorsqu'il se prolonge longtemps, il peut amener un dépérissement marqué et produire une profonde tristesse. Le pronostic n'est jamais grave, parce que cette affection ne compromet jamais la vie par elle-même; mais elle devient parfois une véritable souffrance morale, en ce qu'elle se montre sous l'influence de la plus légère émotion, et qu'elle peut ainsi forcer d'interrompre les relations sociales.

— *Traitement.* Une émotion vive, la contention d'esprit, l'ingestion d'une boisson fortement acide ou glacée, l'action de boire lentement, de rester quelques secondes sans respirer, un éternuement, etc., l'arrêtent quelquefois tout court. Mais quand il résiste et qu'il passe à l'état chronique, il faut employer les bains, la limonade sulfurique, l'éther, les opiacés, puis les vomitifs à titre d'agents perturbateurs, les révulsifs sur l'épigastre, depuis le sinapisme jusqu'au cautère actuel. (Grisolle.) Dans un cas où le *hoquet* avait résisté à tous les moyens, le docteur Marage le fit disparaître rapidement par l'emploi du chloroforme, administré de la manière suivante :

Huile d'amandes douces. . . .	60 gr.
Sirop diacode.	30
Sirop de menthe poivrée. . .	12
Chloroforme.	2

à prendre une cuillerée à café toutes les heures. Duchenne (de Boulogne) a employé avec succès les courants électriques; il a triomphé d'un cas très-rebelle en galvanisant le nerf phrénique.

M. Léon Boyer, dans un article du *Courrier médical*, a indiqué un moyen très-simple de guérir le *hoquet* continu. « Ce moyen, tout à fait mécanique, dit-il, consiste dans la compression sur l'épigastre à l'aide d'une grosse pelote de linge et d'un bandage de corps fortement serré. A l'instant même, tous les accidents cessent, le calme renaît, et le malade est guéri, à condition cependant qu'il ne quittera pas de quelque temps son bandage, car s'il vient à s'en débarrasser trop tôt, le *hoquet* est sujet à reparaître. Ce n'est qu'au bout de vingt-quatre heures, ordinairement, qu'on peut l'enlever sans crainte. Ce traitement si simple est en même temps si rationnel, que l'on est tout étonné qu'il n'ait pas été trouvé plus tôt. Il est pourtant plus ancien qu'on ne le croit. Ce n'est ni le médecin qui le communiqua à M. Rostan, ni sa femme, qui l'ont trouvé les premiers. Longtemps avant eux, Bordeu l'avait employé avec un succès complet. Voici ce qu'il en dit : « Traitant autrefois, avec un autre médecin, une personne atteinte de *hoquet*, nous mîmes inutilement en usage tous les moyens que l'expérience, la raison et les livres purent nous fournir; ce ne fut qu'en serrant très-fortement les hypocondres, l'épigastre et le dos du malade avec une serviette que nous le guérîmes sur-le-champ. »

— Art vétér. Le *hoquet*, chez les animaux comme chez l'homme, paraît être, d'après les physiologistes, déterminé par une contraction brusque, courte, saccadée du diaphragme, produisant une secousse de la poitrine, accompagnée d'un bruit rauque et court, dû à l'introduction rapide de l'air dans les voies respiratoires et à un resserrement subit de la glotte. Krimer prétend qu'on peut produire le *hoquet*, chez les animaux, en irritant et comprimant le cardia. Le *hoquet* est fort rare chez les animaux. Delafond l'a constaté trois fois chez les jeunes chiens. M. Leblanc en a rapporté un exemple remarquable chez le cheval. Le *hoquet* survient quelquefois chez le chien qui a pris son repas d'une manière précipitée. On n'a pas encore constaté l'existence du *hoquet* dans l'état de maladie des animaux.

— Mus. L'emploi de cette singulière espèce de chant saccadé remonte très-loin, et on assure qu'il s'est prolongé au moins jusque vers le milieu du XVe siècle. En effet, on en rencontre un exemple dans la vingt et unième mesure de l'*Amen* de Guillaume de Machault, bien que tous les théoriciens, depuis Francon et Pseudo-Beda, aient omis de le signaler. Au reste, cet ornement de mauvais goût est du nombre de ceux contre l'usage desquels les canons de l'Eglise se sont élevés le plus souvent et avec le plus d'énergie.

Suivant Francon, le déchant simple ou déchant tronqué n'est autre que le *hoquet*. On distinguait entre eux le déchant simple et le déchant lié, *copulatus*. « Le *hoquet*, dit ce savant théoricien, c'est le chant brisé et proféré brusquement sans l'aide des sons unis. Il faut savoir que ce *hoquet* ou brisement peut s'effectuer d'autant de manières qu'il convient de partager une longue en une brève ou en une semi-brève. La longue peut se diviser d'un grand nombre de manières, d'abord en longue et brève, puis en brève et longue; c'est ce qui produit le brisement ou *hoquet*, ce qui est la même chose, en ce que, dans un cas, on omet la brève, et dans l'autre, on omet la longue. » Francon parle aussi d'autres brisements (*truncationibus*) du même genre, lesquels se faisaient par trois brèves ou deux brèves, ou même par plusieurs semi-brèves, au moyen de pauses intercalées, « de telle sorte que, lorsque l'un fait une pause, l'autre n'en fait point, et réciproquement, d'où résultent les *hoquets* vulgaires. »

Un autre théoricien, moderne celui-ci, Kieservetter, définit le *hoquet* de la même façon que Francon. Le savant M. de Coussemaker est plus explicite encore, et s'exprime ainsi dans son excellente *Histoire de l'harmonie au moyen âge* : « Le *hoquet* (*hochetus*) était un déchant dans lequel les notes d'une ou de plusieurs parties étaient entrecoupées ou interrompues par des silences. Cela s'appelait aussi *déchant tronqué*. Cette interruption pouvait avoir lieu d'autant de manières que la longue pouvait se diviser en brèves et en semi-brèves. Lorsque la longue parfaite se divisait en une longue imparfaite et une brève, le *hoquet* se faisait ainsi : la brève se taisait dans une partie et la longue dans l'autre. Lorsque la longue se divisait en trois brèves ou en plusieurs semi-brèves, le *hoquet* se faisait ainsi : pendant qu'une voix chantait une partie, l'autre se taisait et réciproquement. La brève se divisait en trois semi-brèves ou en deux. Alors le *hoquet* se faisait ainsi : lorsqu'une voix se reposait pendant la durée d'une semi-brève, l'autre chantait et réciproquement. Le *hoquet* se faisait sur un chant composé d'avance, soit en langue vulgaire, soit en latin. En définitive, le *hoquet* n'était autre chose que l'interposition de silences dans les diverses parties du déchant; mais ce qui avait été admis d'abord, soit pour donner du repos à la voix dans certaines pièces de longue haleine, soit pour introduire une nouvelle variété dans les compositions harmoniques, devint bientôt l'objet d'abus excessifs contre lesquels s'élevèrent des maîtres célèbres et l'autorité ecclésiastique. »

Nous avons vu que néanmoins le *hoquet*, qui prit naissance presque à l'origine du déchant lui-même, persista et vécut jusqu'au milieu du XVe siècle.

HOQUETON s. m. (o-ke-ton; *h* asp. — Certains etymologistes tirent ce mot de l'ancien français *houque*, sorte de cape, que l'on pourrait rattacher à un radical qui se trouve aussi dans le sanscrit *çuka*, vêtement, bordure d'étoffe, turban. Selon M. Littré, cette dérivation est mise à néant par les formes romanes : provençal *alcoto*, espagnol *alcoton*, et par l'ancien français *auqueton*, que l'on trouve souvent dans les vieux auteurs. Ces formes, selon lui, conduiraient à l'arabe : article *al*, le, et *coton*. Il remarque, en confirmation, que, dans plusieurs passages, *auqueton* a le sens d'étoffe, non de casaque). Anc. art milit. Longue veste à manches, formée de deux grosses toiles ouatées et piquées, que les gens de pied portaient pendant le moyen âge, et dont l'usage avait été, dit-on, emprunté aux Orientaux, à l'époque des croisades. ‖ Nom donné, dans la suite, à la casaque des archers et à celle de plusieurs autres corps de troupes, de quelque manière qu'elle fût faite, et aux archers eux-mêmes : *Les* HOQUETONS *du grand prévôt, du chancelier.* ‖ *Hoquetons du roi* ou *gardes de la prévôté*, Compagnie de la maison militaire du roi qui, au deux derniers siècles, était chargée de la police dans les lieux où se trouvait la cour.

— Par ext. Casaque de paysan :

Il s'habille en berger, endosse un *hoqueton*,
Fait sa houlette d'un bâton.

LA FONTAINE.

HOQUETTE s. f. (o-kè-te; *h* asp.). Techn. Ciseau du sculpteur.

HOR s. m. (or; *h* asp.) Métrol. Monnaie de compte du royaume de Perse, valant 5 francs de notre monnaie, et un dixième du toman.

HOR, montagne de l'Arabie Pétrée, entre le bras oriental de la mer Rouge et la mer Morte, au S. de la Palestine et à 10 kilom. S.-O. de Petra. C'est le lieu de la 34e station des Israélites dans le désert. Une tradition ininterrompue, d'accord avec la Bible, a signalé de toute antiquité le mont Hor comme le lieu où fut enseveli Aaron, le frère de Moïse; les Arabes le nomment *Djebel-Nébi-Haroun* (montagne du prophète Aaron). Le lieu n'est pas moins sacré aujourd'hui pour les musulmans qu'il le fut pour les anciens Hébreux, et, après eux, pour les premiers chrétiens.

Les pentes de la montagne présentent un grand nombre de terrasses, qui ont dû porter autrefois des jardins; ses flancs rouges sont, en certains endroits, profondément ravinés par les pluies. Le sanctuaire qui en occupe le sommet n'a de remarquable que les souvenirs qui s'y rattachent et les impressions que ces souvenirs éveillent. Le bâtiment qui abrite le cénotaphe est de construction certainement musulmane; mais on peut encore vérifier que les matériaux appartiennent, au moins en partie, à une époque antérieure. On y remarque aussi de vastes souterrains soutenus par des constructions voûtées. La vue que l'on embrasse du haut du mont Hor est d'une étendue et d'une magnificence incomparables : au N., la mer Morte; au S., la mer Rouge, et, au couchant, le désert sans bornes.

HORACES (LES TROIS), personnages peut-être mythiques d'une ancienne tradition romaine. Sous le règne de Tullus Hostilius (VIIe siècle av. notre ère), Albe la Longue et Rome se disputaient la prééminence sur la confédération latine. Fatigués d'une guerre sans résultat décisif, les deux peuples confièrent chacun à trois champions le soin de décider la victoire. Trois frères, les Horaces, combattirent pour les Romains, et les trois Curiaces pour les Albains. Au premier choc, deux Romains tombent morts, et les trois Albains sont blessés. Le dernier Horace, ne pouvant combattre ses trois ennemis à la fois, feint de prendre la fuite, puis se retourne, attaque et tue successivement les Curiaces, qui l'avaient poursuivi d'un pas inégal, suivant la gravité de leurs blessures. Le vainqueur en rentrant dans Rome, chargé des armes de ses ennemis, rencontre sa sœur Camille, qui, au lieu de partager l'allégresse universelle, pleurait l'un des Curiaces, son fiancé, et accablait son frère de reproches. Irrité, celui-ci tue sa sœur dans un accès de farouche patriotisme. Condamné par les duumvirs, il en appelle au peuple, qui le renvoie absous; mais comme expiation, son père le fit passer la tête voilée sous une sorte de joug qu'on nomma le *poteau de la sœur*. Quelques critiques ont nié la réalité historique de cette tradition. Corneille y a puisé le sujet d'une de ses belles tragédies, et David a peint le *Serment des Horaces*. En littérature, on fait de fréquentes allusions au combat des Horaces et des Curiaces, et surtout à la fuite simulée du vainqueur :

« Comme deux hommes sont plus forts qu'un, cent mille hommes doivent avoir plus de force que cinquante mille. Mais les lois générales de l'univers se combinent de mille manières, et se laissent vaincre jusqu'à un point qu'on ne peut assigner. Trois hommes sont plus forts qu'un seul, certainement; la proposition générale est incontestable; mais un homme habile peut profiter de certaines circonstances, et *un seul Horace tuera trois Curiaces.* »

JOSEPH DE MAISTRE.

« Le renard, poursuivi par le milan, avait fui pour que l'oiseau s'attachât à lui, et épuisât ses forces contre le bouclier rembourré de sa croupe. Aussitôt que l'oiseau fatigué eut renoncé à combattre et se fut perché sur le dossier d'une chaise, dans la pose insolente du triomphateur insoucieux, la bête rusée avait tourné la tête, jugé la position et calculé la distance; puis, s'élançant d'un bond terrible, elle avait saisi le milan endormi, et l'avait percé d'outre en outre d'un coup de dent unique. C'était une feinte renouvelée du fameux *combat des Horaces et des Curiaces.* »

TOUSSENEL.

« Une quadruple alliance, n'eût-elle eu d'effet que par un manifeste, aurait suscité des alliés nouveaux à la cause générale, et une seule démarche hardie, en temps opportun, eût été décisive. La politique contraire a laissé briser une à une les armes dont rien n'aurait pu rompre le faisceau. On dirait que les peuples libéraux, par la faute ou la trahison de leurs chefs, ont pris à tâche d'imiter les *Curiaces*, et de tendre, l'un après l'autre, la gorge à un ennemi plus fort que chacun d'eux et plus faible qu'eux tous. »

CAUCHOIS-LEMAIRE.

« Retenus, dans ce temps-là, par une sublime prudence, dont l'avenir goûtera les fruits, ces généreux amants de nos institutions, que nous avons retrouvés depuis si ardemment zélés pour les intérêts du peuple, s'exerçaient de loin à combattre le despotisme. Ils fuyaient devant lui, à l'exemple de l'*aîné des Horaces*, pour profiter de sa fatigue, et se préparaient en silence aux triomphes de la tribune affranchie. Que Dieu les y maintienne! »

CHARLES NODIER.

Horace, tragédie en trois actes, en vers, de Lope de Vega. C'est avec intention que nous plaçons ici la pièce du grand poëte espagnol, pour la rapprocher de celle de Corneille, puisqu'elle traite le même sujet, sous un titre différent, *El hermano honrado* (le Frère glorieux). Les Espagnols pensent qu'elle a dû donner à Corneille l'idée de son admirable tragédie, et M. Damas-Hinard partage cette opinion; suivant eux, si Corneille n'en a pas parlé dans sa préface, comme il l'a fait loyalement pour le *Cid*, pour le *Menteur*, pour la *Suite du Menteur*, tirée de Lope (*Amar sin saber a quien*), pour *D. Sanche d'Aragon*, c'est que, n'ayant pris que l'idée et pas une seule scène, pas un seul vers caractéristique, son emprunt se réduisait à trop peu de chose. Corneille, qui connaissait si bien le théâtre espagnol, a pu ne pas ignorer la pièce de Lope de Vega, mais il a compris l'action tout autrement, et le poëte espagnol n'a pu lui être d'aucun secours. Autant notre grand tragique s'est appliqué à circonscrire tout l'intérêt dans un cadre inflexible, le combat des trois Horaces, en tirant de son génie les suspensions, les péripéties qui soutiennent le drame tout d'une haleine jusqu'au dénoûment, autant la verve de Lope s'est égarée, suivant sa coutume, dans les accessoires de l'action. Moins rigide, affranchie des règles sévères des unités, elle va d'Albe à Rome, des champs à la ville, du palais du roi au sénat, avec une désinvolture sans égale; le fameux combat ne sert que de dénoûment, et il n'en est question qu'au troisième acte. On voit par là combien ces deux compositions s'éloignent l'une de l'autre. Ce sujet a été traité si magistralement par Corneille que Lope de Vega paraît faible; mais si l'on parvenait à écarter le souvenir de ce rude concurrent, on remarquerait dans l'œuvre espagnole des beautés de premier ordre. Les incursions pillardes des Romains sur les terres d'Albe, les violences qui donnent lieu à la guerre sont fort bien dépeintes; on assiste à un enlèvement de bestiaux commis par les Horaces contre les Curiaces, leurs voisins; une femme d'Albe est aussi enlevée, comme une Sabine. Les Curiaces montent à cheval, prennent leurs lances pour faire une razzia chez leurs ennemis; mais les frères sont absents, et ils ne rencontrent que la sœur, la Camille d'*Horace*, Julia dans Lope, et, venus avec l'insulte à la bouche, ils se retirent, vaincus par sa beauté. C'est là le commencement de l'amour de l'aîné des Curiaces pour la sœur de ses ennemis mortels. Car, dans les pièces de Lope, on assiste toujours à l'origine des choses. Une différence profonde encore avec Corneille, c'est qu'Horace n'est pas amoureux de Sabine, la sœur des Curiaces, mais d'une Romaine, ce qui crée une action parallèle à la principale, ce que Corneille a su éviter, en donnant encore plus de force à son drame. Le caractère d'Horace est, du reste, fort beau dans le drame espagnol; il est envoyé comme ambassadeur au sénat d'Albe : hautain, présomptueux, il a la menace à la bouche jusqu'au milieu des ennemis. On ne lui offre pas de siége; il déplie son manteau et s'assied, avant de remplir son message, ne voulant pas, dit-il, parler debout ni être assis sur la terre d'Albe. C'est plus espagnol que romain. Curiace rend à Rome l'ambassade avec la même tournure chevaleresque, mais les scènes d'amour entre le héros d'Albe et la sœur des Horaces sont pleines de tendresse et de passion. On assiste aussi à l'élection de Tullus Hostilius, à des scènes de nuit où, pendant les réjouissances à l'occasion de cette élection, les femmes courent masquées par les rues. Tout ceci montre combien la comédie de Lope est romantique, en la comparant à celle de Corneille. Une citation, dans une situation commune aux deux poëtes, fera comprendre les dissemblances profondes de leur génie. Dans Corneille, quand le combat des trois a été résolu et qu'Horace en avertit Camille, il reste grand et humain, il lui demande de lui pardonner, s'il tue Curiace, de recevoir dignement son époux, si lui, Horace, est tué :

Armez-vous de constance et montrez-vous ma sœur,
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère....

Dans Lope, Horace rentre, porteur de la fatale nouvelle :

HORACE. Qu'on mette mon couvert!
JULIA. Eh bien! mon frère?
HORACE. Notre hôte Curiace est-il ici?
JULIA. Quel souci te ronge?
HORACE. C'est que Curiace est presque mon parent; mon père, aujourd'hui même, m'a prévenu de votre union, et le voilà devenu mon ennemi. (*A la suivante.*) Prends mon manteau et mon épée.
JULIA. Parle plus clairement.

HORACE. La paix est faite.
JULIA. Loué soit le dieu Mars! De quelle manière?
HORACE. Trois champions romains et trois pour Albe combattront seuls.
JULIA. Il ne manquerait plus qu'une chose, que ce fussent mes trois frères contre mon époux et ses frères.
HORACE. En doutes-tu? Albe a choisi les Curiaces et Rome les Horaces. (*Julia tombe évanouie.*)
HORACE. (*A la suivante.*) Soutiens-la dans tes bras. Allons, reviens à toi, Julia, l'âme va te sortir par la bouche; tu t'évanouis, folle! Baste! j'ai faim. Je ne sais si c'est de besoin ou de rage, et si c'est pour le bien ou pour le mal. Elle soupire. (*A la suivante.*) Dis-lui de se taire; je ne veux pas l'entendre nommer son époux pendant que je vais me mettre à manger!

Dans Corneille, Horace, c'est la grandeur d'âme; dans Lope, c'est l'insensibilité féroce. Nulle trace, du reste, dans le poëte espagnol, des magnifiques imprécations de Camille; seulement, après le meurtre, un plaidoyer fort beau du vieil Horace devant le peuple, pour soustraire son fils à la mort, a pu donner à Corneille l'idée de sa dernière scène. En résumé, notre grand tragique n'a pu prendre à Lope de Vega, si toutefois il a connu sa pièce, que l'idée de traiter tout différemment le même sujet, et, comme invention, il ne lui doit absolument rien.

M. Damas-Hinard avait autrefois promis de traduire en français la pièce du grand dramaturge espagnol, pour faciliter la comparaison. Il n'a pas mis à exécution cette promesse. Le *Frère glorieux* de Lope est resté inconnu des critiques qui se sont occupés de Corneille.

Horace, tragédie de Corneille, en cinq actes et en vers, représentée en 1639. Le sujet de cette pièce est le combat si connu des *Horaces* et des *Curiaces*, dramatique épisode de l'antique vertu romaine, s'élevant par l'amour de la patrie au-dessus des plus tendres affections de la famille. C'est une des plus belles pages de l'histoire de Tite-Live. Aux détails que nous donne l'historien latin sur les rapports qui unissaient les deux familles, Corneille a ajouté le lien qui unit à *Horace* (personnification collective des trois frères du même nom) la sœur des Curiaces, Sabine, et par là, mettant de pair, en quelque sorte, par l'héroïsme égal de leurs défenseurs, les deux cités rivales, il n'en donne que plus d'intérêt à la lutte qui va décider de leur sort. En un mot, la passion du patriotisme dominant, non sans lutte, mais toujours sans faiblesse, tous les autres sentiments, excepté celui de l'amour dans une femme, et faisant presque pardonner, à force de légitime exaltation, le meurtre d'une sœur, tel est le sujet éminemment tragique que le génie de Corneille a tiré du récit de Tite-Live; c'est peut-être ce qu'il a écrit de plus sublime. La scène antique et la scène moderne n'offrent rien de comparable à l'art avec lequel le poëte a su opposer au fanatisme patriotique d'*Horace* le caractère plus naturel et plus humain de *Curiace*, qui, tout en acceptant la loi du devoir, ne peut s'empêcher d'en déplorer la rigueur. Horace ne voit, dans le choix qu'on a fait de lui, pour la défense de Rome, que la victoire ou la mort. Tout autre sacrifice lui paraît l'effet d'une valeur commune :

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière;
Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
. . . .
Mourir pour la patrie est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort;
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous;
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux;
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

Curiace, loin d'embrasser son devoir d'un zèle si enthousiaste, déplore la nécessité de le remplir. Il jette, dit-il, un œil d'envie sur ceux que la guerre a déjà fait périr; il ne reculera pas, mais il s'émeut d'un devoir trop cruel :

Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Horace lui réplique vivement :

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être.

Corneille poursuit jusqu'au bout cette dramatique antithèse, et, loin de s'affaiblir ou de s'épuiser, grandit en éloquence avec la situation. Le combat fatal a lieu, et une femme qui l'a vu de loin s'empresse de venir annoncer au père des Horaces que de ses trois fils deux sont morts, et que le troisième a pris la fuite. Le noble vieillard s'abandonne à toute sa douleur, non de la mort de ses deux fils, mais de la fuite du troisième. Camille, leur sœur, s'écrie en pleurant :

O mes frères!

Mais le vieil Horace interrompt :

Tout beau! ne les pleurez pas tous :
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte!
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte....
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût....

Ce mot inspiré, ce mot d'un vrai Romain, n'a pas besoin de commentaire. Mais le récit du combat était incomplet. Bientôt on apprend qu'Horace n'a paru fuir que pour séparer ses adversaires, et qu'il les a ensuite immolés l'un après l'autre. Albe est vaincue et Camille a perdu son amant. La nature reprend ici ses droits dans une femme. A la vue de son frère couvert de la dépouille sanglante de celui qu'elle aimait, Camille ne peut retenir ses larmes et s'exhale en imprécations contre le vainqueur et contre Rome. Le jeune Horace, indigné de la douleur de sa sœur, comme d'un reproche fait à son patriotisme, la perce de son épée; mais le poëte, en adoptant le dénoûment fourni par l'histoire, a su presque justifier la fureur de l'action par la fureur du défi. *Rome*, s'écrie Camille :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome, qui t'a vu naître et que mon cœur abhorre,
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés,
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie!
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre!
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre!
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir!

Les magistrats traduisent le meurtrier devant un tribunal. Valère accuse Horace en présence du roi Tullus, et le guerrier se défend à peine : il est prêt à mourir; mais le vieil Horace, qui vient de perdre ses deux fils et sa fille, se présente et plaide avec une éloquence toute pathétique la cause de son fils :

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un [homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice.
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'hon-
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur? [neur

Tullus ne peut sacrifier le guerrier qui vient de le faire deux fois roi, et lui pardonne en disant :

Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime!

« Tous les critiques, et Voltaire à leur tête, dit Geoffroy (*Cours de littérature dramatique*), se sont récriés contre l'irrégularité de cette pièce.... Corneille a été pour lui-même le juge le plus sévère; il condamne, avec la candeur d'un grand homme, le meurtre de Camille, le double péril d'Horace, les plaidoyers du cinquième acte; il regarde même Sabine comme inutile; et Voltaire, qui n'est pas un critique fort tendre, ose être à cet égard moins rigoureux que Corneille. »

La vérité est que l'intérêt se trouve divisé en apparence, parce qu'il y a deux pièces : la première, qui tient trois actes, la lutte de Rome et d'Albe et la victoire d'Horace; la seconde, qui remplit les deux derniers actes et qui a pour sujet le meurtre de Camille et le procès d'Horace. Deux actions dans une pièce, c'était un crime de lèse-tragédie; mais que de beautés pour racheter une faute qui pour nous n'en est pas une! « *Horace*, dit La Harpe, est de tous les ouvrages de Corneille celui où il a dû le plus à son seul génie. Ni les anciens ni les modernes ne lui ont rien fourni; tout est de sa création. Les trois premiers actes pris séparément sont peut-être ce qu'il a fait de plus sublime, et en même temps c'est là qu'il a mis le plus d'art.... C'est ce rôle étonnant et original du vieil Horace, c'est le beau contraste de ceux d'Horace le fils et de Curiace qui produisent tout l'effet des trois premiers actes; ce sont ces belles créations du génie de Corneille qui couvrent de leur éclat les défauts mêlés à tant de beautés, et qui conserveront toujours cette pièce à la scène, moins comme une belle tragédie que comme un ouvrage qui, dans plusieurs parties, fait honneur à l'esprit humain, en montrant jusqu'où il peut s'élever sans aucun modèle et par l'élan de sa propre force. »

P. Arétin a traité ce même sujet dans une tragédie en 5 actes, *Orazia*, la plus sérieuse des pièces de son théâtre. Quelques scènes sont traitées avec une grande vigueur, et l'on trouve, avec quelque surprise, dans un écrivain si corrompu et si futile d'ordinaire, une étude faite à la manière de Shakspeare. Tite-Live, dont il ne s'écarte pas, est dramatisé par lui à peu près à la façon du grand poëte anglais. Cette tragédie fut composée en 1556; il est fort douteux que P. Corneille l'ait connue.

Horaces (LES), tragédie lyrique en trois actes, mêlée d'intermèdes, musique de Salieri, représentée pour la première fois à Vienne en 1786. Cet opéra, traduit par Guillard, fut représenté à l'Académie royale de musique le 7 décembre 1786. L'œuvre de Corneille adaptée à la scène lyrique n'eut que peu de succès. La musique de l'auteur des *Danaïdes* et de *Tarare* fut cependant goûtée des amateurs.

Horaces (LES), opéra en trois actes, paroles de Guillard, musique de Porta, représenté à l'Opéra le 10 octobre 1800. C'est le même poëme que celui du précédent opéra, à l'exception de quelques scènes qui furent changées.

Horaces (LE SERMENT DES), tableau de David, au Musée du Louvre. Cette toile a été peinte à Rome, dans un voyage que David entreprit en 1784. On assure que ce fut Louis XVI qui lui commanda ce tableau tout républicain. « Quelle dut être la stupeur universelle, dit M. Ch. Blanc, lorsqu'on vit un peintre, en même temps qu'il évoquait un des plus généreux enseignements de l'antique histoire, restituer le costume, les mœurs, l'architecture des temps héroïques, trouver un fond si simple, un si noble élan dans le mouvement des guerriers qu'anime le génie de Rome, et d'aussi belles lignes dans leurs fiers visages! Ne semble-t-il pas que des mignardises de Dorat l'on passe tout à coup à la cadence majestueuse de Corneille? » Selon M. Louis Viardot (*Musées de France*), l'apparition du *Serment des Horaces* causa tant de surprise, à Paris comme à Rome, et fit une sensation si profonde, même dans le monde futile des salons, que l'on peut faire dater de cette époque la première mode des formes romaines dans les habits, les tentures et les meubles. Ce tableau a été payé 6,000 francs, prix ordinaire des toiles commandées aux académiciens. Exécuté dans l'espace de onze mois, il parut au Salon de 1785. Il a été gravé par Morel et par Landon. Le *Combat des Horaces et des Curiaces* a été représenté dans une spirituelle estampe par Abraham Bosse. Un tableau sur le même sujet, peint par J.-B. Le Barbier, a été gravé par Avril l'aîné en 1787 et par François Janinet.

HORACE (Quintus Horatius FLACCUS, universellement connu sous le nom d'), célèbre poëte latin, né à Venouse, en Apulie, l'an 65 av. J.-C. (8 décembre 689 de Rome), mort en décembre 746 (an 8 av. J.-C.). Son père, affranchi ou fils d'affranchi, était greffier aux ventes publiques, et avait acquis une modeste fortune. Il possédait, sur le cours de l'Aufidus (l'Ofanto moderne), un petit domaine où s'écoula l'enfance d'Horace; dès que celui-ci fut en âge d'apprendre, il le conduisit à Rome, afin qu'il y reçût l'instruction la plus complète. Le poëte s'en souvint plus tard et consacra pieusement, dans une de ses satires, le souvenir de ce que son père avait fait pour lui : « Si, après tout, dit-il, ma nature est droite et déparée seulement par un petit nombre de défauts, qui sont comme quelques taches de rousseur sur un beau visage; si nul ne peut me reprocher justement d'être envieux, avare ou débauché; si mes mœurs et ma probité, car il faut bien que je fasse mon éloge, m'ont rendu cher à mes amis, je le dois à mon père. Bien qu'il vécût pauvrement, d'un petit domaine peu fertile, il ne voulut point m'envoyer à l'école de Flavius où les nobles bambins, issus de nobles centurions, s'en allaient, l'ardoise et la bourse de jetons suspendues au côté gauche, apprendre à calculer l'intérêt de l'argent pour l'époque des ides; il osa conduire son fils droit à Rome pour y apprendre ce que le sénateur et le chevalier font enseigner à leurs enfants. A voir mes habits et mes esclaves, qui me suivaient à travers la foule, on eût pu croire que je jouissais d'un revenu considérable. Mon père lui-même, gardien à l'œil sévère, me suivait chez tous mes maîtres. Que vous dirai-je enfin? Mon innocence, cette fleur de la vertu, fut préservée non-seulement de toute action honteuse, mais de tout soupçon. Il ne craignit pas de s'attirer des reproches, si je ne devais être un jour qu'un modeste huissier ou qu'un pauvre collecteur de taxes, comme il l'avait été, et moi-même je n'aurais pas songé à m'en plaindre. Mais maintenant je dois le remercier de ce qu'il a fait, et, tant que j'aurai ma raison, je me réjouirai d'avoir eu un pareil père. Je ne m'excuserai pas comme tant de gens qui répètent que ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas de nobles aïeux. Non, car si la nature, après une certaine période d'années, permettait à l'homme de remonter le temps et de choisir ses parents selon son orgueil, content des miens, je n'irais pas en chercher de plus relevés au milieu des faisceaux et des chaises curules. » Voilà d'honnêtes sentiments.

A dix-huit ans, après avoir reçu les premiers éléments des lettres, Horace alla étudier la philosophie en Grèce. A Athènes, il rencontra Brutus, l'austère républicain, qui venait d'assassiner César; Brutus devint son condisciple à l'école de l'académicien Cratippe, puis son ami. Horace, lui aussi, était républicain, ou croyait l'être; il se laissa convaincre par Brutus, qui, après avoir semblé s'absorber dans les études littéraires, était retourné à ses grands projets politiques. Dans l'armée toute patricienne que Brutus réunit autour de lui, Horace eut de prime saut le grade de tribun militaire et commanda une légion, malgré sa jeunesse et sa condition demi-servile. C'est une dérogation si étrange aux mœurs romaines qu'il nous faut son témoignage précis (*Satira* VI, *lib. I*) pour y croire. Mais le métier de soldat n'était pas son affaire, et, à Philippes, il jeta bravement son bouclier pour fuir plus vite; du moins aurait-il bien fait de ne pas mettre la chose en vers :

Tecum Philippos et celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

Il revint à Rome, « honteux et sans ailes, » dit-il; son père était mort et son patrimoine avait été confisqué, comme celui de Virgile, au profit des vétérans d'Octave. Pendant quelque temps, il exerça les précaires fonctions de scribe, dans les bureaux d'un questeur. Un peu plus tard, il rencontra Virgile, déjà connu de Mécène, qui le prit en affection et voulut le présenter au prince. A cette heure, celui qui avait tué la république et inondé Rome de sang s'efforçait de faire oublier son usurpation par la clémence et la libéralité; des jeux amusaient la plèbe romaine, et la ville de bois devenait une ville de marbre. Auguste encourageait le commerce, l'industrie, les arts; il voulait aussi que son règne fût illustré par l'éclat des lettres, et il eut l'heureuse chance de trouver tout aussitôt, parmi les satisfaits, deux grands poëtes prêts à chanter sa gloire : Horace et Virgile. Horace est celui des deux qui se fit le plus prier.

« C'est un honneur pour lui, a dit M. H. Rigault, de ne s'être fait le poëte d'Auguste que lorsque les Romains se firent véritablement ses sujets. Les dernières traces de la guerre civile et de la tyrannie étaient effacées; Horace put devenir l'ami de l'empereur sans trahir ses propres souvenirs, et, s'il est vrai qu'il choisit Pollion en même temps que Mécène pour le présenter au prince, le patronage d'un homme éminent, qui ne voulut être d'aucun parti et gardait son indépendance inflexible entre la république éteinte et l'empire naissant, fut pour Horace la plus délicate et la plus fière profession de foi. » Son *Ode à la fortune*, écrite à cette époque, fut le premier gage de son ralliement à l'empire; elle date de l'année même où le sénat décerna le titre d'Auguste à Octave. Il n'eût tenu qu'à lui d'occuper quelque haute fonction; mais il refusa même la place, qui lui était offerte, de secrétaire d'Auguste. Suétone nous a conservé le fragment suivant d'une lettre d'Auguste à Mécène : « Autrefois, je suffisais à ma correspondance avec mes amis; maintenant je suis accablé d'affaires et malade; amenez-moi donc notre Horace, afin qu'il puisse m'aider. » Horace préféra rester avec Mécène, et le goût des lettres, auxquelles il pouvait bien mieux se livrer dans une situation moins en évidence, fut sans doute pour beaucoup dans sa résolution. Il soutint, du reste, bien plus efficacement la politique du maître en vivant dans cette demi-indépendance, en chantant l'épicuréisme, l'oubli des choses passées, les belles esclaves et les coupes couronnées de roses. Les vieux républicains portaient encore leurs regards en arrière et songeaient au retour des libertés perdues; lui, il songeait seulement au retour du printemps :

Solvitur acris hiems, grata vice veris et Favoni.

Après la bataille d'Actium, un cri de soulagement s'échappe de sa poitrine oppressée : « Nous pouvons boire maintenant, boire et danser à notre aise, » dit-il;

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus!

et il feint de croire que Cléopâtre menaçait la liberté de Rome! Cette reine *féroce* est vaincue; on peut tirer du cellier les vieilles amphores. Toute sa morale est dans cette doctrine : jouis de l'heure présente. « Ce que sera demain, que t'importe de le savoir? Le jour que le sort te donne, jouis-en comme d'un gain. Aujourd'hui jeune et beau, ne méprise ni les danses ni les douces amours! »

La politique d'Auguste étant l'apaisement des passions, il était impossible de mettre au service de cette politique une langue plus riche, une imagination plus souple et plus enjouée. Mais il n'y a pas que cela dans Horace. « Ce poëte, dit très-bien La Harpe, a l'enthousiasme et l'élévation de Pindare, comme la grâce d'Anacréon, et il ajoute encore à tous les deux. Il n'est pas moins riche que le poëte thébain en figures et en images, mais ses écarts sont moins brusques, sa diction a plus de nuances et plus de douceur. Pindare, qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même; Horace les a tous, tous lui semblent naturels. Qu'il prenne sa lyre; que, saisi de l'esprit poétique, il soit transporté dans le conseil des dieux ou sur les ruines de Troie, sur la cime des Alpes ou près de Glycère, sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire. Il est majestueux dans l'Olympe et charmant près d'une maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'âme de Caton et de Régulus, que pour peindre

avec des traits enchanteurs les coquetteries de Pyrrha. Si l'on fait attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets; si l'on se souvient que cet homme a fait des satires pleines de finesse, de raison et de gaieté; des épîtres qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire; un *Art poétique* qui est le code éternel du bon goût, on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former. »

Horace jouit en paix de l'aisance dorée — le mot est de lui — qu'il devait aux libéralités de Mécène et d'Auguste. Vers l'année 718, au retour d'un voyage qu'il fit avec Mécène à Brindes, le favori d'Auguste lui donna une ferme dans la Sabine, petit domaine que les archéologues ont cru retrouver près de Vicovaro, l'antique Varia chantée par Horace. C'est là qu'il invitait ses amis à venir boire son petit vin dans de petites coupes :

Vile potabis modicis Sabinum
Cantharis.....

Il possédait, en outre, à Tibur (Tivoli) une villa dont il se plut à vanter les frais ombrages et les délicieuses cascatelles. A cette époque, Horace avait déjà publié quelques-unes de ses *Odes*, les dix *Satires* du premier livre et les *Voyage à Brindes*. La seconde livre des *Satires* dut suivre de près. Arrivé à sa maturité, le poète publia, de trente-six à quarante-quatre ans (725-733), trois livres d'*Odes*, le seul monument lyrique de la littérature romaine, compositions tantôt du plus haut style, tantôt simples et gracieuses, auxquelles on a inutilement cherché à donner des dates précises. Quelques-unes seulement portent leur date dans le fait même qu'elles célèbrent. Les *Epîtres* furent le fruit d'une maturité plus avancée encore, ainsi que l'*Art poétique* et le quatrième livre des *Odes*, écrit à la même époque, sur la demande expresse d'Auguste, qui se plaignait qu'Horace eût abandonné la poésie lyrique. Horace mourut en décembre 746, la même année que Mécène; Auguste, qu'il institua son héritier, lui fit élever un tombeau près de celui de son ami.

Le poète, nous dit Suétone, était petit et replet, *brevis atque obesus*. Auguste, dans une de ses lettres, plaisante sur cette petite taille et sur cette obésité : « Vous paraissez crainDre, lui écrit-il, que vos livres soient plus grands que vous; mais si la taille vous manque, vous ne manquez pas de rotondité. Tâchez donc, si vos volumes ne sont pas plus hauts qu'un setier (*sextarium*), qu'ils aient du moins l'honnête ampleur de votre ventre. » La bonne chère provoqua chez lui diverses infirmités, dont il se plaint avec esprit dans ses vers, et surtout une maladie des yeux sur laquelle il revient continuellement. On possède quelques médaillons, d'une exécution primitive et barbare, dans lesquels les érudits ont cru retrouver le profil d'Horace. Ses œuvres nous permettent d'apprécier avec beaucoup plus de justesse l'homme intérieur, le philosophe aimable, l'épicurien et le courtisan.

Un certain art, dû sans doute au poète lui-même, a présidé à la distribution des *Odes et* en fait très-bien ressortir la variété des sujets et des rhythmes. Presque tous les mètres des poètes grecs, principalement ceux d'Alcée et de Sapho, ont été introduits par lui dans la poésie latine; Catulle n'en avait pris que deux ou trois qu'il avait tenu. Horace a imité, mais que cette forme extérieure; il emprunte souvent les idées et la marche de l'ode, au point qu'il est facile de reconnaître l'esprit grec dans certaines de ses pièces, et de reconstruire, en idée, l'original qui nous manque. Tels sont, par exemple, la *Prédiction de Nérée* et le *Donec gratus eram tibi*, qui sont de petits tableaux grecs, simples et gracieux. Quant aux imitations de détail, qui les comptera? Elles sont sans nombre, mais Horace n'en est pas moins original et fécond; à côté d'une belle chose qui n'est pas de lui, il en produit de plus belles encore, qui sont bien de lui seul. C'est l'art où excelle Virgile; et si Virgile est, à tout prendre, un grand poète, Horace n'est pas un moindre artiste. Mais il n'y a pas lieu seulement de plaider l'originalité d'Horace dans ses imitations, il faut encore la reconnaître et la saluer dans une foule d'odes entières, dans les plus belles, dans celles où il s'élève le plus et se rapproche de Pindare. Ce sont ses odes purement romaines, quand il célèbre les grandes choses de son siècle, la nature même du sujet le condamne, en quelque sorte, à être original, et il l'est alors avec un rare bonheur. Non-seulement Horace avait entre les mains un admirable instrument, mais l'heure était favorable; les révolutions, les guerres civiles, les grandes catastrophes à condition qu'elles aient un lendemain plus calme, conviennent à la poésie lyrique, parce qu'elles produisent les sentiments profonds, les émotions violentes, les grands vices et quelquefois les grandes vertus. « Les siècles troublés, remarque spirituellement H. Rigault, produisent les odes héroïques d'Horace, les *Méditations*, les *Feuilles d'automne*; les siècles paisibles, l'*Ode sur la prise de Namur*. » Disons toutefois, avec Villemain, que Horace s'est le plus souvent amusé à ciseler, en grand artiste, des lieux communs; que ses odes mythologiques, flatteuses, galantes, philosophiques ou même littéraires, comme sa fameuse ode sur Pindare, ont plus d'éclat et d'art que de réel enthousiasme; il lui manque l'amour des grandes choses : il ne croit ni à la patrie ni à la liberté.

On connaît plus à fond l'homme, on entre plus familièrement dans sa vie en lisant les *Satires* et les *Epîtres*. Les unes et les autres sont de petits tableaux de mœurs où la société romaine est légèrement et spirituellement esquissée. Ce qu'on y trouve d'admirable surtout, c'est le talent narratif du poète; ses récits ont un charme que nos meilleurs conteurs, La Fontaine lui-même, n'ont pas dépassé. Témoin la fable du *Rat de ville et du rat des champs*, où notre grand fabuliste, en voulant lutter avec lui, a eu le dessous. Il y a moins d'enjouement dans les *Epîtres* que dans les *Satires*; le poète, déjà vieux, descend le penchant de la colline; il écrit entre deux accès de tristesse ou de maladie, mais il n'en rencontre pas moins sous sa plume sa grâce, son élégance et sa finesse ordinaires. Enfin, sous le titre d'*Epître aux Pisons*, il compose ce traité familier qui a mérité d'être appelé l'*Art poétique*, et qui est resté le code littéraire des gens de goût.

Exegi monumentum ære perennius,

s'écrie le poète dans une de ses odes. La postérité a ratifié ce chant triomphal. « Horace eut d'abord pour admirateurs, dit H. Ritgault, un petit nombre d'amis, Mécène, Virgile, Varius, Tibulle, Pollion; l'élite de chaque siècle s'est ajoutée successivement à ces premiers fidèles, et, depuis dix-huit cents ans, il reçoit l'hommage des esprits délicats du monde entier. »

Les éditions et les traductions d'Horace, dans toutes les langues, sont très-nombreuses. Nous citerons seulement les éditions renommées : 1473, in-4°, regardée comme édition princeps, quoiqu'elle ait été précédée de deux autres sans lieu ni date; Naples, 1474, in-4°; Milan, 1482, in-fol.; les éditions d'Alde (Venise, 1501, in-8°, et 1509); celle de Paul Manuce (Venise, 1566, in-4°), très-recherchée des bibliophiles; celles d'Henri Estienne(1597,in-8°); d'Elzevier (Amsterdam, 1676, petit in-12); l'édition *ad usum Delphini*, réimprimée souvent (1694-1822); celle de Bentley (Amsterdam, 1713, 2 vol. in-4°), estimée à cause de son commentaire; enfin, parmi les dernières, celles de Pierre Didot (1799, grand in-fol. avec vignettes); de Lemaire (1829, 3 vol. in-8°); d'Orelli (Zurich, 1837, 2 vol. in-8°) les notes savantes et les notes sont regardés comme le travail critique et philosophique le plus complet qui ait été fait sur Horace; de F. Doering (1835, in-18). On trouvera les meilleures traductions aux analyses bibliographiques de chacune des œuvres d'Horace : ODES, ÉPÎTRES, SATIRES, ART POÉTIQUE.

Horace (HISTOIRE DE LA VIE ET DES POÉSIES D'), par le baron Walckenaër. Cet ouvrage a paru en 1840 (2 vol. in-8°). C'est un travail des plus consciencieux, accompli avec bonheur, et qui nous fait connaître Horace, autant par ses actions que par ses écrits. Il est divisé en seize livres, terminé par des tables analytiques et chronologiques. Walckenaër a fait un livre où l'intérêt du récit le disputa au charme de l'érudition. Nul, avant lui, n'avait dépeint aussi complétement la personnalité d'Horace, il répandit autour de lui autant de souvenirs historiques, géographiques même. Tout ce qui touche de près ou de loin au poète occupe son biographe, et le lecteur lettré est ravi de voir traiter l'histoire d'un roi de la pensée comme cela a lieu ordinairement pour les chefs d'empire, pour les hommes politiques. Walckenaër a puisé à toutes les sources authentiques, et l'on peut dire qu'il n'a écrit aucune phrase sans preuve et sans une irréfragable autorité.

Horace et Lydie, comédie en un acte, en vers, par Francis Ponsard, représentée sur le Théâtre-Français, le 24 juin 1850. L'auteur a puisé le sujet de cette pièce dans une ode dialoguée d'Horace, le *Donec gratus eram tibi*, chant de réconciliation très-habilement conduit. Pendant la première scène, Lydie s'entretient avec Béroé, sa suivante, de l'infidélité de son amant, et compte les minutes qui la séparent de l'heure du rendez-vous. Elle s'attendrit et s'affige en songeant à l'empressement de son amant dans les premiers mois de leur mutuelle affection, à l'indifférence qu'il témoigne aujourd'hui. On voit l'âme de Lydie traverser en quelques minutes toutes les phases de l'orgueil blessé, du dépit, et se résoudre enfin à la vengeance. Puisqu'Horace a oublié l'heure du rendez-vous, elle ne l'attendra pas longtemps. Elle se vengera de l'infidèle en prenant un nouvel amant. Calaïs l'aime et la supplie de l'aimer; elle se rendra aux vœux de Calaïs.... Mais Horace arrive; et toute la colère de Lydie tombe devant lui. Horace rassure sa jalouse maîtresse en lui disant tout le mal possible de Chloé qu'elle considère, non sans raison, comme sa rivale; Lydie s'aperçoit bientôt de la supercherie d'Horace, car elle trouve sur ses tablettes une ode adressée à Chloé et qui se termine par ce vers :

C'est Chloé que j'adore.

« Eh bien! donc, répond Lydie, qu'on aille me chercher Calaïs; ce n'est plus Horace, c'est Calaïs que j'aime. » Alors commence la mise en scène du *Donec gratus eram tibi*, qui se termine par cette traduction véritablement empreinte de grâce antique :

HORACE.

Tant que tu m'as aimé, que nul autre plus digne
N'entourait de ses bras ton col blanc comme un cygne,
J'ai vécu plus heureux que Xerxès le grand roi.

LYDIE.

Tant que tu n'as aimé personne plus que moi,
Grand Chloé n'était pas préférée à Lydie,
J'ai vécu plus illustre et plus fière qu'Ilie.

HORACE.

J'appartiens maintenant à la blonde Chloé,
Qui plaît par sa voix douce et son luth enjoué.
Je suis prêt à mourir pour prolonger sa vie.

LYDIE.

Calaïs maintenant tient mon âme asservie,
Nous brûlons tous les deux de mutuels amours,
Et je mourrais deux fois pour prolonger ses jours.

HORACE.

Mais quoi ! Si j'ai regret de ma première chaîne?
Si Vénus de retour sous son joug me ramène?
Si je refuse à l'autre, et te rends mon amour?

LYDIE.

Encor que Calaïs soit beau comme le jour,
Et toi plus inconstant que la feuille inconstante,
Avec toi je vivrais et je mourrais contente.

Comme on le voit, la pièce de Ponsard n'est nullement une comédie. C'est une bluette versifiée avec une élégance un peu lourde. Le rôle de Lydie était rempli par Rachel qui, pour parler en style classique, avait consenti à quitter le costume de Melpomène pour chausser le brodequin de Thalie. Son succès a été complet, et l'actrice ne contribua pas peu, sans doute, à faire applaudir le sujet.

HORAIRE adj. (o-rè-re — du lat. *hora*, heure). Qui a rapport aux heures.

— Astronom. *Cercles horaires*, Grands cercles de la sphère céleste, passant par les pôles, et marquant les heures du temps vrai. *Angle horaire d'un astre*, Angle formé au pôle par le méridien de l'observateur et le cercle horaire de cet astre. *Plans horaires*, Plans des cercles horaires. *Parallaxe horaire*, Celle que l'on observe au moyen du changement qu'elle cause dans l'ascension droite d'une planète, et qu'on appelle aussi PARALLAXE D'ASCENSION DROITE.

— Gnomon. *Lignes horaires*, Lignes marquant la position de l'ombre du style d'heure en heure.

— Encycl. Astron. *Angle horaire*. Soient « l'angle *horaire* d'un astre A, P le pôle céleste, PEH le méridien de l'observateur, PAM le cercle *horaire* ; l'angle *horaire* a pour mesure l'arc de l'équateur compris entre le méridien PEH et le cercle *horaire* PAM. Lorsqu'on commande, ayant passé le Rhin, sous la conduite de leur roi Priams, pour envahir les Gaules, furent défaits, en 378, par l'empereur Gratien. En creusant un canal dans l'emplacement où fut livrée cette bataille, on découvrit de restes de murailles antiques et d'un autel d'Apollon.

HORCAJO-DE-SANTIAGO, bourg d'Espagne, prov. de Tolède, à 45 kilom. S.-O. d'Ocaña ; 2,050 hab. Tisseranderie, corderie.

HORCAJO-DE-LAS-TORRES, bourg d'Espagne, prov. de Salamanque, juridiction et à 38 kilom. N.-O. d'Ocaña, sur le flanc d'une petite colline, au point de rencontre de deux vallées ; 2,150 hab. L'église paroissiale est surmontée d'une tour élancée. Les environs du bourg sont plutôt agréables.

HORDAL (Jean), jurisconsulte lorrain, né en 1552, mort en 1618. Il fut professeur de droit à l'université de Pont-à-Mousson et conseiller du duc de Lorraine. Hordal descendait d'un des frères de Jeanne Darc. Il composa, sur la célèbre héroïne, un ouvrage intitulé : *Heroinæ nobilissimæ Joannæ Darc Lotharingæ, vulgo Aurelianensis puellæ, historia* (Pont-à-Mousson, 1612, in-4°). Ce livre se compose d'extraits d'un grand nombre d'auteurs, d'historiens, de poètes, etc., qui ont célébré les vertus de la Pucelle.

HORDE s. f. (or-de; h asp. — du mongol *ordoû*, camp et cour du roi). Nom donné originairement aux tribus errantes de la Tartarie et appliqué plus tard à toute peuplade nomade, vivant en société, mais sans avoir d'établissement fixe : *Une* HORDE *errante vit des fruits que la terre produit naturellement, du poisson qu'elle pêche, des bêtes qu'elle tue à la chasse.* (Condill.) *Les* HORDES *d'Alaric franchirent le Danube en 376, pour renverser l'empire et la civilisé.* (Chateaub.)

— Par ext. Troupe d'hommes indisciplinés : HORDE *de brigands. A la bourgeoisie alterre on substitua des hommes de main et de malfaisant portaient partout l'incendie et le pillage.* (D. Stern.)

HORDÉACÉ, ÉE adj. (or-dé-a-sé — lat. *hordeaceus ; de hordeum*, orge, qui répond au sanscrit *hardya*, neutre *hardyam*, aimé, désiré, agréable. Ce nom laudatif de l'orge n'a rien qui doive étonner, l'importance de cette céréale comme aliment et comme offrande sacrée lui ayant fait donner des noms de cette espèce, tels qu'en sanscrit *divya*, le grain divin, et *dhânya*, le roi des céréales, en grec *kri*, *krithé*, proprement richesse, bonheur, *koalé*, proprement excellent). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'orge. § Quelques-uns disent HORDÉINE.

— s. f. pl. Tribu de la famille des graminées, ayant pour type le genre orge.

HORDÉATION s. f. (or-dé-a-si-on — du lat. *hordeum*, orge). Art vétér. Fourbure aiguë, causée par l'abus de l'orge.

HORDÉIFORME adj. (or-dé-i-for-me — du lat *hordeum*, orge, et de *forme*). Bot. Qui ressemble à l'orge. Synonyme de HORDÉOFORME.

— Anat. *Ganglions hordéiformes*, Ganglions que forme le nerf intercostal entre chaque vertèbre.

HORDÉINE s. f. (or-dé-i-ne — du lat. *hordeum*, orge). Chim. Substance pulvérulente, plus pesante que l'eau, jaunâtre, inodore, insipide, un peu rude au toucher, que l'on retire de la farine d'orge, et qui n'est que du son très-divisé.

HORDÉOLE s. m. (or-dé-o-le — du lat. *hordeum*, orge). Chir. Apostume du bord des paupières, vulgairement appelé ORGELET.

HORDEUM s. m. (or-dé-omm — mot lat. V. l'étym. du mot HORDÉACÉ). Bot. Nom scientifique du genre orge.

HORDT (comte DE), général et écrivain suédois, né vers le commencement du XVIIIe siècle, mort à Berlin en 1785. Il embrassa la carrière des armes, joua un rôle des plus actifs à l'époque de la révolution de 1756, qui restreignit considérablement l'autorité royale sous Adolphe-Frédéric, se vit contraint de quitter la Suède pour échapper à la peine capitale qu'il avait encourue, comme membre d'une conjuration formée contre le gouvernement sénatorial, et se rendit alors en Prusse. Frédéric le Grand l'accueillit favorablement, et lui donna un commandement dans ses armées. Hordt se conduisit avec distinction pendant la guerre de Sept ans, et fut chargé ensuite d'accompagner le prince Henri de Prusse dans ses voyages en Russie. On a de lui les *Mémoires d'un gentilhomme suédois* (Berlin, 1788, in-8°). Borelli en a donné une traduction française, sous le titre de *Mémoires du comte de Hordt* (1788, 2 vol. in-8°).

HOREAU (Hector), architecte français, né à Versailles en 1801, mort à Paris en 1872. Elève de Nepveu et de l'Ecole des beaux-arts (1819-1822), il fit, pour compléter ses études, un voyage en Orient vers 1839, et explora particulièrement l'Egypte et la Nubie. En 1842, Horeau devint membre de la Société asiatique, dont il fut pendant quelque temps secrétaire. Doué d'une vive imagination, travailleur infatigable, Horeau avait commencé, depuis dix ans, à faire les plans de constructions gigantesques, appropriées aux besoins du temps. Tout le monde a admiré ses projets ; mais, par une fatalité persistante, tous ce qu'il a rêvé a été exécuté par d'autres, et il n'a jamais pu récolter le fruit de ses travaux. Des 1845, il avait exposé un projet de halles centrales, construites en fer, avec de vastes sous-sols. En 1849, il envoya au Salon des dessins représentant le même sujet exécuté sur une vaste échelle. Ce projet reçut l'approbation générale ; mais, peu après, ce fut M. Baltard qui chargé de construire les Halles centrales, et, après de malheureux tâtonnements, cet architecte éleva le gigantesque monument qu'on admire aujourd'hui, d'après les idées et les plans, modifiés il est vrai, de Horeau. Lorsque, en 1850, le gouvernement anglais ouvrit un concours pour la construction d'un palais pittoresque à l'Exposition universelle, Horeau envoya un projet qui fut reçu le premier, à l'unanimité, et obtint la première médaille d'honneur ; mais un mois après, sir Joseph Paxton, qui adopta en partie son plan, était appelé à construire le Cristal-Palace. En 1856, il quitta son atelier de la rue Poissonnière, où il avait échafaudé tant de projets grandioses, et partit pour l'Angleterre. Lors de l'inauguration du canal du Suez (1869), le vice-roi l'invita à assister à la cérémonie, et lui demanda des plans pour la ville du Caire. Horeau se mit aussitôt à l'œuvre et présenta ses projets : c'était tout un poème, une féerie ; mais, pour les mettre à exécution, on s'aperçut qu'il fallait raser la ville, et que tout l'or du monde ne suffirait pas à la reconstruction. Au début de la guerre de 1870, Horeau revint à Paris. Il ouvrit la *Tribune des progressistes* au Grand-Hôtel, et s'occupa de la direction des ballons. Pendant la Commune, il fut appelé aux inoffensives fonctions de « chef de l'édilité hygiénique, » et il n'en fallut pas davantage pour le faire arrêter après l'entrée des troupes de l'Assemblée à Paris. Conduit à Versailles au commencement de juin 1871, il fut relâché au bout de quelques jours, grâce aux réclamations de ses amis. Horeau était un artiste d'un très-grand talent, et même, aux yeux de beaucoup, c'était un artiste de génie, le Victor Hugo de l'architecture. D'une extrême bonté, Horeau s'était fait la providence de ses amis malheureux, et il avait pour habitude de tout donner aux autres et de n'avoir jamais rien qui lui appartînt en propre. On a de lui : *Nouveau système d'égouts pour Paris* (1833) ; *Projet de salles d'exposition pour les produits de l'industrie*, avec l'arrangement et l'embellissement des Champs-Elysees(1837) ; *Esquisse de projet pour la Bibliothèque royale et les Halles ; Projets de places publiques* ; le *Panorama d'Egypte et de Nubie* (1841, in-fol., 97 planches), magnifique ouvrage ; *Prisons départementales*, projets insérés dans l'ouvrage de MM. Blouet et Harou Romain (1842) ; *Projet d'Opéra* (1844) ; *Mémoires et projets* (1846) ; des *Notes* sur les Halles centraies, etc.

HOREB, célèbre montagne de l'Asie, dans la presqu'île qui forme la partie méridionale de l'Arabie Pétrée, au N.-O. du mont Sinaï, appelé par les Arabes *Djebel-Mouça* (montagne de Moïse). Le mont Horeb (en arabe *Djebel-Safsâfeh*), d'une altitude de 1,600 mètres, s'élève sur une base de granit et de porphyre ; sur le penchant N.-O., on voit la chapelle de *Saint-Jean-Baptiste*, près de laquelle on remarque une citerne et quelques ermitages abandonnés ; puis, un peu plus haut, le long d'un sentier raboteux, un bassin circulaire et une chapelle dédiée à la *Vierge de la ceinture*, et que le pic du Safsâfeh domine de 200 mètres. Au pied de la montagne se trouve le monastère de Sainte-Sauveur, bâti par Justinien, où résident un évêque grec et des religieux qui suivent la règle de saint Benoît. C'est là, selon la Bible, que Moïse vit Dieu dans un buisson ardent, et qu'il fit jaillir l'eau d'un rocher. Elle se réfugia au mont Horeb, pour éviter les persécutions de Jézabel.

— **Allus. hist. Le rocher d'Horeb.** Les Hébreux, dit la Bible, ne trouvant point d'eau à Raphidim, où ils étaient campés, murmurèrent contre Moïse. Celui-ci les mena vers le rocher d'Horeb, et le frappant de main la verge sacrée, qui avait déjà opéré tant de prodiges en Egypte, il en frappa le rocher, d'où jaillit au même instant une source abondante.

Les allusions au rocher d'Horeb sont fréquentes, principalement en poésie. En voici quelques exemples :

« Voilà de quels dédains leurs âmes satisfaites
Accueillraient, ami, Dieu même et ses prophètes!
. . . . . .
Mais qu'importe : accomplis ta mission sacrée.
Chante, juge, bénis ; ta bouche est inspirée!
Le Seigneur en passant t'a touché de sa main,
Et, pareil au *rocher qu'avait frappé Moïse*,
Pour la *fonte au désert* assise,
La poésie en flots s'échappe de ton sein. »

V. HUGO (à Lamartine).

« Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie ;
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour ;
C'est là qu'est le *rocher du désert* de la vie,
D'où les flots d'harmonie,
Quand *Moïse* viendra, jailliront quelque jour. »

A. DE MUSSET.

« La douleur est ainsi pour tous : elle resserre notre cœur et le fait silencieux. La joie, au contraire, y ravive la source des tendres épanchements, que la douleur y tarit ; c'est la baguette du prophète frappant la *rocher d'Horeb*. »

JULES SANDEAU.

« M. Wolff, le travailleur austère et impassible dans son cabinet, devenait, à table, un charmant convive, et, au salon, un brillant causeur. Il avait surtout ce mérite si rare, de faire jaillir l'esprit ou les connaissances de ses interlocuteurs, comme la *verge de Moïse* tirant l'eau du rocher, comme la chaîne électrique produit au loin l'étincelle. »

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

« Ce tonneau ne renferme que de la mauvaise bière de Louvain toute gâtée, me » dit l'aubergiste qui me suivait. — Ah! c'est » de la mauvaise bière? dis je ; eh bien, je » vais vous en débarrasser. » Je tire mon épée, j'en frappe le tonneau, et, voyez le prodige, il en sort du vin. — Il est certain, dit Hector, que la *baguette de Moïse* n'eût pas mieux fait. »

AMÉDÉE ACHARD.

HOREBOUT (Guérard), peintre flamand, né à Gand, mort en Angleterre. Il vivait au XVIe siècle, et acquit une grande réputation dans son pays par ses tableaux, dont quelques-uns ne trouvent dans sa ville natale, où il peignit notamment, pour l'église de Saint-Jean, une *Flagellation du Christ* et une *Descente de croix*. Le bruit de sa renommée s'étendit en Angleterre, Henri VIII l'appela à sa cour et le nomma son premier peintre. Horebout passa le reste de sa vie dans cette contrée, et y acquit une grande fortune avec le produit de la vente de ses œuvres.

HORÉI ou HOREY, le mauvais esprit, le diable, chez les nègres de la côte occidentale d'Afrique. Il devore avec une avidité insatiable tous les aliments qu'on lui présente, et, si la provision qu'on lui sert ne lui suffit pas, il enlève quelque jeune homme, et il garde sa proie dans son ventre jusqu'à ce qu'il ait reçu plus de nourriture. Les nègres prétendent en outre que, après sa dernière trance, la victime demeure muette autant de temps qu'elle en a passé dans le ventre du malin esprit.

HORGAGENTA, rivière d'Espagne, prov. de Cadix. Elle naît sur le versant oriental de la Sierra Ubrique, coule au S., baigne Montera, Jimena, et se jette, après un cours de 72 kilom., dans le Guadiaro, un peu au-dessus de l'embouchure de cette dernière rivière dans l'Océan.

HORGEN, ville de Suisse, cant. et à 13 kilom. S. de Zurich, sur la rive occidentale du lac de Zurich ; 4,850 hab. Industrie agricole ; tissage de soies ; commerce de transit. Cette ville fut brûlée par les confédérés, dans la guerre civile de 1443, et pillée dans la guerre de religion de 1531. On y remarque une belle église et une belle maison des pauvres. Aux environs, exploitation des houilleres de Kapfnach, où l'on trouve beaucoup d'ossements fossiles des plus rares et des mieux conservés. Non loin de la ville sont les bains minéraux de Bocken.

HORIALE adj. (o-ri-a-le — rad. *horie*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre horie.

— s. f. pl. Tribu d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des trachélides, comprenant les genres horie et cissite.

— Encycl. Les *horiales* sont caractérisées par une tête triangulaire ou en cœur, séparée du corselet par un étranglement brusque ; les antennes d'égale grosseur, filiformes ; assez courtes ; les mâchoires dépourvues de dents cornées ; les élytres minces et flexibles, et surtout par les crochets des tarses, qui sont deutelés et accompagnés chacun d'un appendice en forme de soie ; ce dernier caractère les distingue des vésicants ou cantharidites. Cette tribu ne comprend que les genres horie et cissite, dont toutes les espèces habitent les régions équatoriales. Leurs mœurs sont peu connues. On a cru que certaines espèces creusaient des trous profonds dans les bois des charpentes, pour y déposer leurs œufs. Mais on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que ces trous sont pratiques par les hyménoptères du genre xylocope ; les larves des *horiales* ne feraient ainsi que vivre aux dépens de ces derniers, et rendraient aussi quelques services.

HORIDICTIQUE adj. (o-ri-di-kti-ke — du gr. *hôra*, heure ; *deiktikos*, qui montre). Astron. Se dit d'un quart de cercle sur lequel sont tracées les lignes horaires.

HORIE s. f. (o-rî — lat. *horia*, barque). Mar. Petite barque dont les pêcheurs font usage sur les côtes.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des trachélides, type de la tribu des horiales, comprenant quatre espèces.

— Encycl. Entom. Les *hories* sont des insectes de taille moyenne ou assez grande, qui habitent les régions les plus chaudes des deux continents. Leurs larves vivent en parasites dans les nids de certains hyménoptères. L'espèce la plus connue est l'*horie maculée*, qui vit à la Guyane. La femelle pond un œuf dans le nid du xylocope tarot ; il en sort une larve qui se nourrit de la pâtée préparée pour celle de l'hyménoptère, et réduit celle-ci à mourir de faim ; souvent même, elle la dévore aussi. Restée seule en possession du nid, la larve de l'*horie* y subit toutes ses métamorphoses, de sorte que, peu de temps après, on voit sortir de ce nid un coléoptère au lieu d'un hyménoptère.

HORION s. m. (o-ri-on ; h. asp. — L'origine de ce mot est inconnue. Ménage l'expliquait par *oreillon*. Autrefois *horion* signifiait casque, et il se peut que cette valeur ancienne ait déterminé l'acception de coup sur la tête. Chevallet range le mot dans la famille de *heurter*, ce qui est, dit Scheler, singulièrement *heurter* contre les principes de transformation). Rude coup, déchargé sur la tête ou sur les épaules : *Recevoir, donner des* HORIONS.

— Pathol. Nom d'une maladie appelée aussi TAC.

HORION-HOZEMONT, bourg et commune de Belgique, prov. et à 11 kilom. S.-O. de Liége ; 2,200 hab. Exploitation de calcaire et de grès à paver ; fours à chaux, brasseries.

HORISTIQUE adj. (o-ri-sti-ke — gr. *horistikos*, qui définit ; de *horizô*, je borne). Gramm. Se dit d'une grammaire qui définit les espèces de mots.

HORITZ, ville des Etats autrichiens, (Bohême), cercle et à 6 kilom. S.-E. de Gitschim, à 3 kilom. N. de Sadowa ; 3,400 hab.

HORIZON s. m. (o-ri-zon — du gr. *horizôn*, proprement qui borne, de *horizein*, borner, définir, de *horos*, *kouros*, limite, *kouros*, fosse, sillon). Ligne où se termine notre vue, et où l'on dirait que le ciel et la terre se touchent : *Heureux celui qui ne connaît rien au delà de son* HORIZON, *et pour qui l'univers commence et finit une terre étrangère!* (B. de St-P.). § Partie du ciel, qui est voisine de cette ligne : *Lorsque le soleil est près de se lever, l'*HORIZON *se colore de mille nuances.* (Lamenn.)

— Fig. Perspective, étendue d'une action, d'une activité quelconque : *Nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation qui, hors de notre petit* HORIZON, *se frappe personne.* (Volt.) L'HORIZON *de l'esprit de parti manque toujours d'étendue.* (B. Const.) *On ne peut pas, quelque supériorité d'esprit que l'on ait, dépasser l'*HORIZON *de son siècle.* (Aug. Thierry.) § Apparence, perspective de l'avenir : L'HORIZON *politique s'est rembruni. Il y a des points noirs à l'*HORIZON.

— Astron. *Horizon rationnel*, ou *géocentrique*, ou *mathématique*, ou *astronomique*, Plan perpendiculaire à la verticale du lieu, et qui, passant par le centre de la terre, la divise, ainsi que le ciel, en deux hémisphères. *Horizon sensible, ou apparent*, ou *visible*, Ligne circulaire qui forme la limite commune du ciel et de la terre, et qui est déterminée par les rayons visuels tangents à cette dernière, en la supposant exactement sphérique. *Horizon artificiel*, Glace qui donne l'image réfléchie d'un astre, et qui sert à observer sa hauteur ; cuve à mercure ou à huile servant au même usage.

— Mar. *Horizon fin*, Ciel sans nuages. § *Horizon gros*, Ciel nuageux.

— B.-arts. Ligne horizontale, parallèle à la ligne de terre, et contenant le point de vue : *Un* HORIZON *trop haut détruit la perspective ; un* HORIZON *trop bas entasse la composition.*

— Géol. *Horizon géologique*, Formation bien caractérisée, qui peut servir de point de départ pour étudier toutes les autres : *Les* HORIZONS *géologiques les plus remarquables par la netteté et la généralité de leurs caractères sont les terrains que l'on a appelés*

terrain houiller et terrain crétacé. (A. Burat.)

— Allus. litt. **Croire tout découvert est une erreur profonde; C'est prendre l'horizon pour la bornes du monde.** Allusion à deux vers de Lemierre. V. DÉCOUVRIR.

— Encycl. La distance entre l'*horizon* astronomique et l'*horizon* réel étant égale à un rayon terrestre, on la considère comme nulle dans les observations astronomiques relatives aux étoiles, et comme peu appréciable par rapport aux planetes. On entend par dépression de l'*horizon* l'angle formé par une ligne horizontale et le rayon visuel dirigé vers le contour apparent du globe dans le même plan vertical.

— *Horizon artificiel.* Cet instrument se compose essentiellement d'une surface polie et horizontale, dans laquelle l'observateur, convenablement placé, aperçoit l'image de l'astre dont la hauteur doit être prise d'après les lois de la réflexion. La distance angulaire de l'astre à son image, réfléchie par un miroir horizontal, est le double de sa hauteur; il suffit donc de mesurer cette distance avec un sextant et d'en prendre la moitié, pour obtenir la hauteur au-dessus de l'*horizon*. Il y a deux espèces d'*horizons* artificiels : l'*horizon* à glace et l'*horizon* à liquide. L'*horizon* à glace consiste en un miroir maintenu dans une monture de cuivre, supportée par trois vis calantes. Il est peu usité aujourd'hui. La difficulté de maintenir convenablement la glace dans sa monture, les dilatations inégales des différentes parties, lorsque l'instrument est soumis aux rayons du soleil; la difficulté extrême de rendre la surface du miroir parfaitement horizontale, et enfin l'obligation de la tenir constamment à l'instrument n'a pas éprouvé un dérangement, telles sont les raisons qui font négliger de plus en plus ce genre d'instrument. Quant à l'*horizon* à liquides, il se compose d'une petite auge ou plateau en bois ou en fer, de forme rectangulaire, dans laquelle on verse un liquide dont la surface, parfaitement plane et horizontale, remplit toutes les conditions d'exactitude. Afin d'empêcher le vent de rider ou troubler la surface du liquide, on recouvre l'appareil d'un toit, dont les faces sont formées par deux lames transparentes en verre ou en talc. L'une de ces faces est traversée par le rayon lumineux incident venant de l'astre, et l'autre face laisse passer le rayon réfléchi dirigé vers l'œil de l'observateur. Les deux faces sont réunies par une charnière, formant le faîte du toit, de sorte qu'on peut leur donner l'inclinaison que l'on juge convenable. L'angle des faces du toit doit être égal, approximativement, au double de la hauteur de l'astre au-dessus de l'*horizon*, afin que les rayons lumineux traversent normalement les feuilles de verre ou de talc, et par conséquent ne soient point réfractés. Les liquides employés presque exclusivement comme *horizons* artificiels sont l'huile et le mercure. L'huile est assez rarement employée, sans doute à cause des soins de propreté qu'elle exige. Cependant elle fournit un très-bon *horizon* pour les hauteurs du soleil, et sa surface présente l'avantage très-important de ne pas être facilement impressionnée par l'agitation de l'air ou par le tremblement des corps voisins, et de reprendre presque immédiatement son immobilité après avoir été agitée. Le mercure est le liquide généralement employé. Il fournit une surface très-réfléchissante. En outre, il offre l'avantage de rester fluide par les froids les plus rigoureux, tandis que l'huile d'olive se fige et ne peut servir dès que la température descend au-dessous de 10°. Mais, d'un autre côté, le mercure présente le grave inconvénient d'être mobile au plus haut degré; le moindre mouvement l'agite de manière à rendre les observations impossibles. Pour observer une hauteur à l'*horizon* artificiel, on se place à 1 ou 2 mètres de l'*horizon*, de manière à voir distinctement l'image de l'astre au milieu de la surface réfléchissante. On met en place, devant les miroirs du sextant, les verres colorés convenables, ou, simplement, on met une bonnette sur l'oculaire de la lunette astronomique, que l'on vise dans son anneau après l'avoir mise au point. Ces dispositions étant prises, on vise directement à l'image réfléchie du soleil; puis, en faisant mouvoir l'alidade, on amène, dans la partie étamée du petit miroir, l'image réfléchie par le grand miroir. Le contact des bords s'obtient, comme dans l'observation des hauteurs ordinaires, à l'aide de la vis de rappel, en faisant osciller lentement le sextant, afin de faire décrire à l'une des images un arc tangent à l'autre image. Il importe, dans cette opération, de distinguer si la hauteur observée à l'*horizon* artificiel est celle du bord supérieur ou du bord inférieur. Or, lorsqu'on prendra le contact des bords voisins des deux images, lorsque la sur le limbe sera le double de la hauteur du bord inférieur, et, lorsqu'on prendra la hauteur des bords éloignés, on obtiendra le double de la hauteur du bord supérieur. Cet effet vient de ce que le bord inférieur du soleil, étant le plus rapproché de l'*horizon* terrestre, a pour image, dans l'*horizon* artificiel, le bord supérieur; il en est inversement pour le bord supérieur. Voici maintenant comment on prend le *top* pour obtenir l'heure du compteur à une demi-seconde près. Lorsqu'on observe des hauteurs avec l'instrument, le mouvement ascensionnel ou descendant de l'astre, par rapport à l'*horizon* de la mer, se trouve double, puisque, dans ce cas, on rapporte le soleil vrai à son image, dont le mouvement est inverse. Ainsi, en observant dans les circonstances favorables, c'est-à-dire au moment où le mouvement en hauteur de l'astre est le plus rapide, il est facile de prendre les contacts à la seconde près, et possible même de les obtenir à la demi-seconde près. L'observateur obtiendra le contact à la demi-seconde près, en suivant avec attention la personne qui compte au chronomètre. A l'instant où cette personne dira un certain chiffre de secondes, l'observateur verra les bords des deux images mordus, et à la seconde suivante les bords se seront séparés. Aussitôt il dira : *Top!* et prendra, pour nombre de secondes de l'heure du compteur, le chiffre qui aura précédé le top, en lui ajoutant une demi-seconde.

HORIZONTAL, ALE adj. (o-ri-zon-tal, a-le — rad. *horizon*). Parallèle à l'horizon, perpendiculaire à la verticale du lieu : *Ligne* HORIZONTALE. *Plan* HORIZONTAL.

— Par ext. Perpendiculaire à une ligne, à une direction, à un axe qui représente conventionnellement la verticale : *L'écriture de la pluspart des peuples est* HORIZONTALE, *c'est-à-dire tracée dans le sens de la largeur. Toutes les pièces des montres actuelles sont* HORIZONTALES, *c'est-à-dire parallèles au cadran. Les sections* HORIZONTALES *d'un cône droit à base circulaire sont des cercles.*

— B.-arts. *Plan horizontal*, Plan parallèle au côté inférieur du tableau, et perpendiculaire au plan même du tableau : *Tous les plans* HORIZONTAUX *passent par le point de vue.* ‖ *Ligne horizontale*, La tout instant si l'instrument n'a pas éprouvé un dérangement, telles sont les raisons qui font négliger de plus en plus ce genre d'instrument. Quant à l'*horizon* liquides, il se compose d'une petite auge ou plateau en bois ou en fer, de forme rectangulaire, dans laquelle on verse un liquide dont la surface, parfaitement plane et horizontale, remplit toutes les conditions d'exactitude. Afin d'empêcher le vent de rider ou troubler la surface du liquide, on recouvre l'appareil d'un toit, dont les faces sont formées par deux lames transparentes en verre ou en talc. L'une de ces faces est traversée par le rayon lumineux incident venant de l'astre, et l'autre face laisse passer le rayon réfléchi dirigé vers l'œil de l'observateur. Les deux faces sont réunies par une charnière, formant le faîte du toit, de sorte qu'on peut leur donner l'inclinaison que l'on juge convenable. L'angle des faces du toit doit être égal, approximativement, au double de la hauteur de l'astre au-dessus de l'*horizon*, afin que les rayons lumineux traversent normalement les feuilles de verre ou de talc, et par conséquent ne soient point réfractés. Les liquides employés presque exclusivement comme *horizons* artificiels sont l'huile et le mercure. L'huile est assez rarement employée, sans doute à cause des soins de propreté qu'elle exige. Cependant elle fournit un très-bon *horizon* pour les hauteurs du soleil, et sa surface présente l'avantage très-important de ne pas être facilement impressionnée par l'agitation de l'air ou par le tremblement des corps voisins, et de reprendre presque immédiatement son immobilité après avoir été agitée. Le mercure est le liquide généralement employé. Il fournit une surface très-réfléchissante. En outre, il offre l'avantage de rester fluide par les froids les plus rigoureux, tandis que l'huile d'olive se fige et ne peut servir dès que la température descend au-dessous de 10°. Mais, d'un autre côté, le mercure présente le grave inconvénient d'être mobile au plus haut degré; le moindre mouvement l'agite de manière à rendre les observations impossibles. Pour observer une hauteur à l'*horizon* artificiel, on se place à 1 ou 2 mètres de l'*horizon*, de manière à voir distinctement l'image de l'astre au milieu de la surface réfléchissante. On met en place, devant les miroirs du sextant, les verres colorés convenables, ou, simplement, on met une bonnette sur l'oculaire de la lunette astronomique, que l'on vise dans son anneau après l'avoir mise au point. Ces dispositions étant prises, on vise directement à l'image réfléchie du soleil; puis, en faisant mouvoir l'alidade, on amène, dans la partie étamée du petit miroir, l'image réfléchie par le grand miroir. Le contact des bords s'obtient, comme dans l'observation des hauteurs ordinaires, à l'aide de la vis de rappel, en faisant osciller lentement le sextant, afin de faire décrire à l'une des images un arc tangent à l'autre image. Il importe, dans cette opération, de distinguer si la hauteur observée à l'*horizon* artificiel est celle du bord supérieur ou du bord inférieur. Or, lorsqu'on prendra le contact des bords voisins des deux images, lorsque la sur le limbe sera le double de la hauteur du bord inférieur, et, lorsqu'on prendra la hauteur des bords éloignés, on obtiendra le double de la hauteur du bord supérieur. Cet effet vient de ce que le bord inférieur du soleil, étant le plus rapproché de l'*horizon* terrestre, a pour image, dans l'*horizon* artificiel, le bord supérieur; il en est inversement pour le bord supérieur. Voici maintenant comment on prend le *top* pour obtenir l'heure du compteur à une demi-seconde près. Lorsqu'on observe des hauteurs des massifs dont les couches ont généralement peu d'inclinaison.

HORIZONTALEMENT adv. (o-ri-zon-ta-le-man — rad. *horizontal*). Parallèlement à l'horizon, dans une position horizontale : *Etre couché* HORIZONTALEMENT. *Les couches qui composent le Ventoux se déposèrent d'abord* HORIZONTALEMENT *au fond d'une mer géologique.* (Martins.)

— **Antonyme.** Verticalement.

HORIZONTALITÉ s. f. (o-ri-zon-ta-li-té — rad. *horizontal*). Caractère, état de ce qui est horizontal : *L'*HORIZONTALITÉ *d'un plan.*

HORIZONTÉ, ÉE adj. (o-ri-zon-té — rad. *horizon*). Bias. Se dit du soleil et de la lune, quand ils sont placés à l'un des angles de l'écu.

HORJAH (Niklas ou Nicolas URSZ, surnommé), aventurier transylvanien, né à Nagy-Arany en 1740, mort en 1785. Sous le règne de l'empereur Joseph II, il forma le hardi projet de se faire proclamer roi des Vaiques, et, aidé d'un de ses amis nommé Kloska, travailla en secret, dans ce but, les Transylvains impatientés du joug qui pesait sur eux. Ayant obtenu de l'empereur le droit de tenir un marché pour le petit village de Brad (1784), il persuada au peuple que le décret accordant le droit de marché lui donnait plein pouvoir pour faire mettre à mort, à un jour déterminé, tous les nobles du pays. La conspiration fut découverte et ordre fut donné d'en arrêter l'auteur. A cette nouvelle, les conjurés se hâtèrent de mettre leur projet à exécution. En quelques jours, plusieurs milliers de prêtres et de nobles perdirent la vie au milieu des plus horribles souffrances, et un grand nombre de châteaux furent détruits, avant que l'autorité militaire pût intervenir efficacement. Horjah prit le titre de roi de Dacie et, avec l'aide de ses partisans, fit, pendant le dernier mois de l'année 1784, la résistance la plus acharnée aux troupes envoyées contre lui. Après de longs efforts, on parvint enfin à s'emparer de lui, et, le 22 mars 1785, il fut exécuté avec Kloska.

HORKÉLIE s. f. (or-ké-li — de *Horkel*, n. pr.). Bot. Genre de plantes vivaces, de la famille des rosacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Californie.

HORLEMAN (Jean-Henri-Harleman (Charles, baron), architecte et écrivain suédois, né à Stockholm en 1709, mort en 1753. Son père, intendant du jardin du roi, l'envoya compléter ses études artistiques en France, en Hollande et en Italie. De retour dans sa ville natale, après un voyage qui avait duré six ans (1721-1727), Horleman fut nommé surintendant des bâtiments du roi (1728). A ce titre, il acheva le palais royal, fit construire l'observatoire de Stockholm, la cathédrale de Calmar, et donna le plan d'un assez grand nombre d'édifices publics, plus remarquables par l'élégance que par la grandeur imposante des masses, et où l'artiste a constamment adopté le style italien. Il devint membre de l'Académie des sciences, de celle des beaux-arts, et fit partie de la diète, où ses connaissances en économie rurale et politique lui permirent de jouer un certain rôle. En 1749, il parcourut, aux frais de l'Etat, l'intérieur du royaume, dont il examina le sol, les ruines, les rivières, etc., et publia à son retour : *Journal d'un voyage dans différentes contrées du royaume* (Stockholm, 1749, in-8°), où l'on trouve d'intéressantes observations. On lui doit en outre : *Lettre au comte Piper sur des voyages en Suède* (Stockholm, 1751); *Discours du baron Horleman sur ses voyages à l'étranger* (1746), etc.

HORLOGE s. f. (or-lo-je — lat. *horologium*; du gr. *hôra*, heure; *legô*, je dis). Machine qui sert à marquer et à sonner les heures; se dit particulièrement des grandes machines qui sonnent et marquent l'heure pour le public : *L'*HORLOGE *de la ville. L'*HORLOGE *d'une église, d'un palais, d'un collége. Le présent que le calife Aaroun-al-Raschid fit à Charlemagne d'une* HORLOGE *sonnante fut regardé comme une merveille.* (Volt.) *L'*HORLOGE *a quinze ou seize sept cents ans a se changer en montre portative.* (Ed. About.)

Le disque de l'*horloge* est le champ du combat
Où la mort de sa faux par millions nous abat.
TH. GAUTIER.

— Par ext. Ce qui rend sensible le cours du temps ou en règle la distribution : *Les cloches sont l'*HORLOGE *des peuples. Les besoin des peuples est l'*HORLOGE *des souverains* (Clément XIV.) *En temps de révolution, toutes les* HORLOGES *sont trop pressées : tout ce qui paraît lointain est proche.* (E. de Gir.)

— *Horloge à équation*, Celle qui marque à la fois le temps vrai et le temps moyen.

— *Horloge de la lumière*, Machine lumineuse, considérée comme un temps très-long : *Il y a des hommes qui peuvent parler trois* HEURES D'HORLOGE *sans s'arrêter.* (P.-L. Courier.)

— *Etre réglé comme une horloge*, Etre extrêmement régulier dans ses habitudes.

— *Jeu de l'horloge*, Jeu de cartes, de hasard, qui se joue entre un banquier et des pontes en nombre indéterminé.

— Astron. Nom d'une constellation méridionale.

— Mar. *Tir horizontal*, Tir effectué au moment où la ligne de tir est horizontale.

— Géol. *Stratifications horizontales*, Celles des massifs dont les couches ont généralement peu d'inclinaison.

HORLOGERIE adv. (o-ri-zon-ta-le-man — rad. *horizontal*). Parallèlement à l'horizon, dans une position horizontale : *Etre couché* HORIZONTALEMENT. *Les couches qui composent le Ventoux se déposèrent d'abord* HORIZONTALEMENT *au fond d'une mer géologique.* (Martins.)

— **Antonyme.** Verticalement.

HORIZONTALITÉ s. f. (o-ri-zon-ta-li-té — rad. *horizontal*). Caractère, état de ce qui est horizontal : *L'*HORIZONTALITÉ *d'un plan.*

HORIZONTÉ, ÉE adj. (o-ri-zon-té — rad. *horizon*). Bias. Se dit du soleil et de la lune, quand ils sont placés à l'un des angles de l'écu.

HORJAH (Niklas ou Nicolas URSZ, surnommé), aventurier transylvanien, né à Nagy-Arany vers 1740, mort en 1785. Sous le règne de l'empereur Joseph II, il forma le hardi projet de se faire proclamer roi des Vaiques, et, aidé d'un de ses amis nommé Kloska, travailla en secret, dans ce but, les Transylvains impatientés du joug qui pesait sur eux. Ayant obtenu de l'empereur le droit de tenir un marché pour le petit village de Brad (1784), il persuada au peuple que le décret accordant le droit de marché lui donnait plein pouvoir pour faire mettre à mort, à un jour déterminé, tous les nobles du pays. La conspiration fut découverte et ordre fut donné d'en arrêter l'auteur. A cette nouvelle, les conjurés se hâtèrent de mettre leur projet à exécution. En quelques jours, plusieurs milliers de prêtres et de nobles perdirent la vie au milieu des plus horribles souffrances, et un grand nombre de châteaux furent détruits, avant que l'autorité militaire pût intervenir efficacement. Horjah prit le titre de roi de Dacie et, avec l'aide de ses partisans, fit, pendant le dernier mois de l'année 1784, la résistance la plus acharnée aux troupes envoyées contre lui. Après de longs efforts, on parvint enfin à s'emparer de lui, et, le 22 mars 1785, il fut exécuté avec Kloska.

HORKÉLIE s. f. (or-ké-li — de *Horkel*, n. pr.). Bot. Genre de plantes vivaces, de la famille des rosacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Californie.

HORLEMAN (Charles, baron), architecte et écrivain suédois, né à Stockholm en 1709, mort en 1753. Son père, intendant du jardin du roi, l'envoya compléter ses études artistiques en France, en Hollande et en Italie. De retour dans sa ville natale, après un voyage qui avait duré six ans (1721-1727), Horleman fut nommé surintendant des bâtiments du roi (1728). A ce titre, il acheva le palais royal, fit construire l'observatoire de Stockholm, la cathédrale de Calmar, et donna le plan d'un assez grand nombre d'édifices publics, plus remarquables par l'élégance que par la grandeur imposante des masses, et où l'artiste a constamment adopté le style italien. Il devint membre de l'Académie des sciences, de celle des beaux-arts, et fit partie de la diète, où ses connaissances en économie rurale et politique lui permirent de jouer un certain rôle. En 1749, il parcourut, aux frais de l'Etat, l'intérieur du royaume, dont il examina le sol, les ruines, les rivières, etc., et publia à son retour : *Journal d'un voyage dans différentes contrées du royaume* (Stockholm, 1749, in-8°), où l'on trouve d'intéressantes observations. On lui doit en outre : *Lettre au comte Piper sur des voyages en Suède* (Stockholm, 1751); *Discours du baron Horleman sur ses voyages à l'étranger* (1746), etc.

HORLOGE s. f. (or-lo-je — lat. *horologium*; du gr. *hôra*, heure; *legô*, je dis). Machine qui sert à marquer et à sonner les heures; se dit particulièrement des grandes machines qui sonnent et marquant l'heure pour le public : *L'*HORLOGE *de la ville. L'*HORLOGE *d'une église, d'un palais, d'un collége. Le présent que le calife Aaroun-al-Raschid fit à Charlemagne d'une* HORLOGE *sonnante fut regardé comme une merveille.* (Volt.) *L'*HORLOGE *a quinze ou seize sept cents ans a se changer en montre portative.* (Ed. About.)

Le disque de l'*horloge* est le champ du combat
Où la mort de sa faux par millions nous abat.
TH. GAUTIER.

— Par ext. Ce qui rend sensible le cours du temps ou en règle la distribution : *Les cloches sont l'*HORLOGE *des peuples. Les besoin des peuples est l'*HORLOGE *des souverains* (Clément XIV.) *En temps de révolution, toutes les* HORLOGES *sont trop pressées : tout ce qui paraît lointain est proche.* (E. de Gir.)

— *Horloge à équation*, Celle qui marque à la fois le temps vrai et le temps moyen.

— *Horloge de la lumière*, Machine lumineuse, considérée comme un temps très-long : *Il y a des hommes qui peuvent parler trois* HEURES D'HORLOGE *sans s'arrêter.* (P.-L. Courier.)

— *Etre réglé comme une horloge*, Etre extrêmement régulier dans ses habitudes.

— *Jeu de l'horloge*, Jeu de cartes, de hasard, qui se joue entre un banquier et des pontes en nombre indéterminé.

— Astron. Nom d'une constellation méridionale.

— Mar. *Tir horizontal*, Tir effectué au moment où la ligne de tir est horizontale.

— Géol. *Stratifications horizontales*, Celles des massifs dont les couches ont généralement peu d'inclinaison.

HORLOGERIE s. f. (or-lo-je-ri — rad. *horloge*). Art de faire ou de réparer les horloges, les pendules, les montres; commerce de ces objets. ‖ Ouvrages d'horlogerie : HORLOGERIE *soignée. L'*HORLOGERIE *de Genève est en grande réputation.*

— Encycl. Mécan. Dans l'antiquité et même dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, on mesurait le temps au moyen, soit de cadrans solaires, soit de clepsydres ou horloges d'eau. L'emploi d'un poids pour faire tourner les aiguilles d'un cadran à l'aide de roues dentées est une idée fort ancienne, puisque Aristote l'a émise; mais comment arriver à ralentir et à régulariser le mouvement? Ce n'est que vers le XIIIe siècle qu'on a cru résoudre ce difficile problème! La première horloge mécanique est attribuée à Gerbert (depuis Sylvestre II), qui vivait à la fin du Xe siècle; mais on n'a aucune notion sur l'organe régulateur de cette machine, construite, dit-on, à Magdebourg, et qui passa pour une merveille. Il faut encore franchir plusieurs siècles pour arriver à des renseignements certains. Julien Leroy a donné la description de l'horloge du Palais de justice de Paris, construite vers 1370 par Henri de Vic, appelé d'Allemagne par Charles V. « Le moteur, dit-il, est un poids attaché à une corde roulée sur un cylindre. Si le poids descend, le cylindre tourne, le mouvement de rotation se transmet par engrenage à une dernière roue verticale en forme de couronne, portant des dents dont la face antérieure est perpendiculaire au plan de la roue, en un mot, semblable à ce que l'on appelle une roue de rencontre. C'est sur cette roue qu'agit un organe spécial destiné à produire la suspension du travail moteur, de telle sorte qu'au lieu d'être consommé dans un instant, il suffise pendant une longue période de temps à entretenir le mouvement de l'appareil. Cet obstacle se compose d'une tige armée de deux palettes placées à angle droit l'une sur l'autre.

Quand une palette est repoussée, l'autre s'engage pour être repoussée à son tour, en arrêtant ainsi à chaque instant le mouvement de la roue, et, avec lui, le développement du poids moteur. L'axe vertical des palettes porte à sa partie inférieure une barre appelée *foliot*, chargée de poids, dont l'inertie forme une résistance qui s'oppose au mouvement de la roue en raison de la grandeur de ces poids, et de leur éloignement de l'axe. » Ce foliot fut plus tard remplacé par une sorte de volant circulaire, qui prit le nom de balancier, et que l'on suspendait comme le foliot, par une double corde dont la torsion facilitait l'alternance du mouvement des palettes. Les chocs successifs produits dans cet échappement, rendus plus sensibles par la fabrication imparfaite des rouages et les grandes résistances intérieures, ne permettaient pas d'obtenir un grand degré de précision. Néanmoins l'horloge à poids ne reçut pas de changement notable avant le commencement du XVIe siècle. C'est alors que fut introduit un élément nouveau, le pendule, dont Galilée avait étudié et découvert les principales propriétés.

Galilée et quelques astronomes après lui employèrent le pendule seul pour mesurer le temps, procédé qui ne saurait convenir aux usages ordinaires de la vie. L'idée dut leur venir d'essayer des compteurs mécaniques pour enregistrer le nombre d'oscillations. Il résulte même des mémoires et des lettres de Galilée, publiés en 1818 par Venturi, qu'un certain Dominique Balcetri aurait travaillé à une horloge à pendule, sous les ordres de Galilée et de son fils. Quoi qu'il en soit, ce système fut généralement appliqué après que Huygenius, en 1673, eut publié son admirable traité *De horologio oscillatorio*.

Mais, depuis, l'art de l'horloger a réalisé d'immenses progrès. A ces grossières machines, qui avaient souvent de la valeur comme œuvres d'art, mais qui, comme mécanisme, étaient à peine comparables à nos tourne-broches les moins soignés, ont succédé des appareils de précision, où la certitude de la marche le disputa à la prodigieuse exactitude. L'application de procédés mécaniques à la fabrication des pièces d'*horlogerie* a eu la principale part dans ces améliorations.

Dans tout appareil destiné à produire le mouvement parfaitement régulier d'aiguilles indicatrices pendant un long intervalle de temps, on distingue trois parties principales : 1° le moteur destiné à approvisionner tout l'appareil de force motrice; 2° un régulateur destiné à rendre le mouvement uniforme; 3° enfin un organe intermédiaire destiné à produire l'action réciproque du régulateur et du moteur. C'est cet organe intermédiaire prend le nom d'échappement. Son rôle est double et consiste, d'une part à arrêter à intervalles égaux marqués par le régulateur le mouvement produit par le moteur, de façon à empêcher le travail accumulé par ce dernier de se consommer en peu de temps, et, d'autre part, il doit donner à chacun de ces intervalles égaux une impulsion nouvelle au régulateur, qui, sans cela, s'arrêterait bientôt.

Si l'on considère d'abord les régulateurs, on voit qu'ils sont de deux sortes : le pendule et le balancier à ressort spiral. L'emploi de l'un et de l'autre est dû au célèbre Huyghens.

Le pendule s'applique aux horloges proprement dites et aux pendules d'appartement, c'est-à-dire aux appareils qui peuvent rester immobiles dans une position déterminée, qui permette le jeu libre du pendule. Le balancier à ressort spiral s'applique aux montres, aux chronomètres, aux pendules de voyage, etc. Dans le pendule, la pièce la plus délicate est celle qui sert à le suspendre. Aussi, depuis l'époque où Huyghens appliqua le pendule aux horloges, le mode de suspension a-t-il été un sujet d'études constant. Les suspensions à couteau et à ressort ont été le résultat de ces études. La dernière surtout est recommandable, parce que la flexion du ressort contribue efficacement à l'isochronisme, tant parce qu'elle raccourcit la tige lorsque l'amplitude augmente, que parce que la résistance même du ressort s'oppose à de trop grandes oscillations.

Un autre point, sur lequel se sont portées les recherches des inventeurs, consiste dans les procédés de compensation des effets produits sur la tige du pendule par les variations de température. Les pendules compensateurs les plus usités sont basés soit sur l'inégale dilatation des différents métaux dont on compose la tige, soit sur la grande dilatation du mercure dont on compose la masse pesante oscillante.

Quant au balancier à ressort spiral, que l'on emploie dans les montres, il se compose de deux pièces : le spiral et le balancier. Le premier est un ressort d'acier tourné en spirale, d'une élasticité parfaite. L'extrémité extérieure est fixe, l'autre est accrochée à un arbre tournant, puis le ressort est bandé. Le

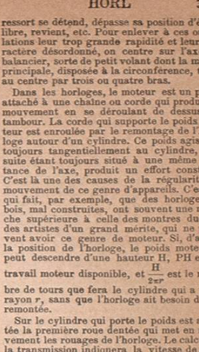
ressort se détend, dépasse sa position d'équilibre, revient, etc. Pour enlever à ces oscillations leur trop grande rapidité et leur caractère désordonné, on centre sur l'axe un balancier, sorte de petit volant dont la masse principale, disposée à la circonférence, tient au centre par trois ou quatre bras.

Dans les horloges, le moteur est un poids attaché à une chaîne ou corde qui produit le mouvement en se déroulant de dessus un tambour. La corde qui supporte le poids moteur est enroulée par le remontage de l'horloge autour d'un cylindre. Ce poids agissant toujours tangentiellement au cylindre, par suite étant toujours situé à une même distance de l'axe, produit un effort constant. C'est là une des causes de la régularité du mouvement de ce genre d'appareils. C'est ce qui fait, par exemple, que des horloges en bois, mal construites, ont souvent une marche supérieure à celle des montres dues à des artistes d'un grand mérite, qui ne peuvent avoir ce genre de moteur. Si, d'après la position de l'horloge, le poids moteur P peut descendre d'une hauteur H, PH est le travail moteur disponible, et $\frac{H}{2\pi r}$ est le nombre de tours que fera le cylindre qui a pour rayon *r*, sans que l'horloge ait besoin d'être remontée.

Sur le cylindre qui porte le poids est ajustée la première roue dentée qui met en mouvement les rouages de l'horloge. Le calcul de la transmission indiquera la vitesse de descente du poids, et, par suite, le temps qui pourra s'écouler entre deux remontages, le même que les résistances intérieures de l'horloge, très-variables d'ailleurs, et dues surtout aux imperfections de la construction, indiqueront le poids convenable dans chaque cas. Dans les horloges de clocher, le poids varie de 50 à 200 kilogrammes, et descend d'environ 1 mètre en vingt-quatre heures. Dans les horloges astronomiques, le poids est de 3 à 4 kilogrammes, corde comprise, avec une chute de 1m,50. Lorsque la force motrice nibile est petite, on adapte souvent le poids à une poulie mobile dont la gorge repose sur une corde s'enroulant sur le cylindre et attachée par une de ses extrémités à un point fixe. On ne doit jamais moufler à plus de deux brins, à cause des résistances qui résultent de la roideur de la corde.

Il convient de tenir compte du poids de la corde, qui vient s'ajouter au poids moteur, au fur et à mesure du déroulement, surtout lorsqu'on fait parcourir au poids moteur une grande longueur. Une même disposition remédie à cet inconvénient et à celui de l'arrêt de la machine au moment du remontage.

Soit R la première roue dentée du rouage, calée sur l'arbre O. En R est un autre cylindre portant une roue à rochet R', avec un taquet *t* poussé par un ressort *r* (fig. ci-contre).



Une corde sans fin *aCbdDe*, fait plusieurs tours sur chaque cylindre, de façon à les entraîner dans ses mouvements, puis porte en *m* et en *n* deux poulies auxquelles sont attachés deux poids P et *p*. P est le poids moteur; *p* sert seulement à tendre les brins de la corde; il est donc très-minime. Le poids P, en tombant, fait tourner la roue R dans le sens *f*. Lorsqu'il est au bas de sa course, on le remonte en tournant R' dans le sens *f'*, et, tout

L'*horloge* actuelle de la tour du Palais de justice, à Paris, est assurément très-remarquable; mais elle n'a pu faire oublier celle qu'elle a remplacée. Celle-ci, la première *horloge* publique de Paris, remontait au roi Charles V. Ce roi fit venir d'Allemagne un célèbre horloger nommé Henri de Vic, le logea dans la tour même du palais où il devait construire l'*horloge*, et lui fit fermer la porte qui la représentait; puis, deux aigles s'élançaient par les deux grandes portes et venaient s'abattre dans un bassin de cuivre, où ils laissaient tomber un poids de même poids qu'ils tenaient dans le bec. Ce poids entrait par un trou pratiqué dans le bassin, et pénétrait ainsi jusque dans l'intérieur de l'*horloge*. Alors le serpent, qui était arrivé au haut du buisson, poussait un sifflement et mordait l'un des petits oiseaux que son père cherchait en vain à défendre par ses cris. Puis la porte du village de Vic présente s'ouvrait toute seule, et l'on voyait paraître une jeune esclave d'une grande beauté. De la main droite, elle présentait un cahier ouvert, où le nom de l'heure se lisait dans une petite pièce écrite en vers; elle tenait sa main gauche placée sur sa bouche, comme pour saluer le souverain, et le reconnaître par ce geste en qualité de calife. Les vers indiquant les heures de la nuit, et tracés sur le cahier que l'esclave tenait ouvert dans sa main, contenaient un éloge du roi.

Mais c'est surtout en Occident que se sont multipliées les *horloges*, dans un sens que l'on a appliqué à l'horlogerie. Dès le XIVe siècle, on admirait à Lunden, en Suède, une *horloge* si artistement combinée que, lorsque le soleil naît les heures, deux cavaliers se rencontraient et se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures depuis le lever du soleil; ils s'ouvrait, et dans le fond paraissait un théâtre où la vierge Marie, assise sur un trône et tenant l'enfant Jésus entre ses bras, recevait la visite des trois rois d'Orient, suivis d'une foule de cavaliers; les rois se prosternaient et offraient leurs présents; deux trompettes sonnaient pendant la cérémonie; puis ce spectacle finissait brusquement pour recommencer à l'heure suivante.

Nous ne voulons parler des *horloges* célèbres sans rappeler le fameux Jacquemart de Dijon. L'origine de ce curieux spécimen de l'art chez nos ancêtres est enveloppée d'une grande obscurité; on sait néanmoins qu'il appartenait primitivement à la ville de Courtrai, à laquelle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, l'enleva, pour punir les habitants d'avoir refusé de rendre à Charles VI les éperons dorés des chevaliers français tués en 1312. Le Jacquemart construit en mémoire de ces faits fut placés au sommet du clocher, et qui frappait les heures sur la cloche de bronze.

Une *horloge* bien plus fameuse est l'*horloge* astronomique de la cathédrale de Strasbourg. Elle a été construite pour remplacer une *horloge* astronomique, qui passait, au XIVe siècle, pour la troisième des sept merveilles de l'Allemagne. Depuis longtemps déjà l'ancien mécanisme était détraqué. L'*horloge* actuelle se trouve à l'intérieur de l'église, dans l'aile méridionale. Elle comprend le comput ecclésiastique, un calendrier perpétuel avec les fêtes mobiles, un planétaire d'après le système de Copernic, présentant les révolutions moyennes tropiques de chacune des planètes visibles à l'œil nu, les éclipses de la lune, les éclipses de soleil et de lune, le temps apparent et le temps sidéral, une sphère céleste marquant la précession des équinoxes, les équations solaires et lunaires pour la réduction des mouvements moyens du soleil et de la lune en temps et lieux vrais, etc. Les heures, leurs subdivisions, les parties de la semaine avec les signes des planètes qui y correspondent sont marqués à l'extérieur et à l'intérieur; de plus, un cadran intérieur n'ayant pas moins de 9 mètres de circonférence, donne le quantième, la lettre dominicale, le saint ou les saints du jour, etc. Deux génies ailés sont assis aux deux côtés du petit cadran; à chaque quart d'heure, celui de droite frappe sur un timbre un coup qui est à l'instant répété, s'il y a lieu, au-dessus de chaque cadran, par un automate représentant l'un des quatre âges de la vie. L'Enfance donne le premier quart, l'Adolescence le second, la Virilité le troisième, la Vieillesse le quatrième. La Mort, que l'on voit sur un piédestal, à côté de la Vieillesse, qui se dispose à sonner le dernier quart, est chargée de frapper les heures; et, chaque fois, le second des petits génies ailés dont nous avons déjà parlé retourne un sablier qui s'écoule en une heure. A midi, à la sonnerie des heures succède une procession des douze apôtres, qui, s'inclinant d'une manière particulière à chacun d'eux, viennent saluer le Christ, lequel, placé sur un piédestal, étend sur eux ses mains comme pour les bénir. En même temps, le coq, perché sur la tour que l'on voit à gauche, agite ses ailes, et fait entendre trois fois son chant de victoire. Des chars portant des figurines sortent alternativement d'un groupe de nuages placé au-dessus du cadran des heures, et indiquent les jours de la semaine, qui sont représentés par des divinités païennes.

Cette magnifique *horloge* a été restaurée, ou plutôt refaite en entier de 1838 à 1842, par un habile artiste strasbourgeois, nommé Schwilgué. Quant à l'ancienne, elle remontait à l'an 1352.